









BIBLIOTECA
S.A.R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

F

XXIX

95

COLLECTION
DE
PETITS CLASSIQUES
FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ,
IMPAINEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

CETTE COLLECTION
EST IMPRIMÉE A 500 EXEMPLAIRES
AUX FRAIS
ET PAR LES SOINS
DE CHARLES NODIER ET N. DELANGLE
AVEC LES CARACTÈRES
DE
JULES DIDOT AINÉ



551698

OEUVRES
CHOISIES
DE SÉNECÉ.



PARIS
N. DELANGLE, ÉDITEUR,
RUE DU BATTOIR, N° XIX.
M. DCCC. XXVI.





NOTICE

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES

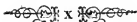
DE SÉNECÉ.

QU'ON se plaint sans cesse des caprices de la fortune, qui accable de ses dons ceux qui en sont le moins dignes, tandis qu'elle les refuse à ceux qui les méritent le plus. La gloire, quoique généralement plus équitable dans la distribution de ses faveurs, ne laisse pas de commettre aussi quelquefois ses injustices. Je ne parle point ici de ces disgrâces passagères qu'éprouve le talent, ni de ces

triomphes d'un jour que la médiocrité sait si bien obtenir. J'ai en vue les jugements que la postérité elle-même prononce sur les hommes dont le nom a mérité de passer jusqu'à elle. Il me semble qu'elle n'assigne pas toujours les rangs avec une exacte impartialité, et que, parmi les réputations qu'elle a consacrées, il en est qui devroient être entourées de moins d'éclat, et d'autres au contraire qui auroient droit à être placées dans un jour plus brillant. Mais de pareils torts, qui peut prétendre à les réparer? Il faudroit exercer sur l'opinion de son siècle une bien grande autorité pour appeler avec succès auprès de lui d'une sentence de la postérité. En vain produiriez-vous les titres les plus solides, les plus incontestables, ceux-ci ne prendroient point

la peine de les examiner, ceux-là n'en voudroient point reconnoître la valeur. Il faut à la plupart des hommes des jugemens tout faits; et, quand une fois ils les ont adoptés, rien n'est plus difficile que de les y faire renoncer. Leur paresse et leur amour-propre s'y refusent également.

Chapelle et Bachaumont étoient sans doute deux esprits pleins de grâce, d'enjouement et de naturel, et leur *Voyage* est une des plus ingénieuses bagatelles qu'ait produites la nation la mieux partagée en ce genre de richesses. Mais ne pourroit-on pas trouver quelque disproportion entre le mérite de ce petit ouvrage et l'immense renom dont il jouit? Ne pourroit-on pas penser aussi que Lainez et Saint-Aulaire, tous deux immortels pour un madrigal, ont



acheté trop peu chèrement une célébrité, que mille autres n'ont pu acquérir par d'importants et d'utiles travaux? Je sens bien que toutes ces réputations ont reçu du temps une sanction qui les rend, pour ainsi dire, sacrées, que la prescription est acquise pour elles, qu'il n'est plus permis de discuter les titres sur lesquels elles se fondent, et qu'enfin, en admettant la possibilité de les réduire à la mesure du mérite réel, il n'y auroit aucun avantage à y réussir. Mais je voudrois du moins qu'il y eût moyen de réintégrer dans leurs droits les écrivains qui, égaux ou même supérieurs en talents à ces enfants gâtés de la gloire, n'ont été exclus du rang qui leur appartenait, que parce que, négligeant à leur égard le précepte de l'Évangile, on ne les a

pas jugés selon leurs œuvres. C'est ce que je vais tenter de faire en faveur de Sénecé, dont je publie aujourd'hui les poésies.

Sénecé n'est point connu des gens du monde, et il ne l'est pas de tous les gens de lettres. Ceux qui s'occupent particulièrement de poésie savent seulement qu'il est auteur de deux contes, *le Serpent mangeur de kaïmack* et *Filer le parfait amour*, et d'un poëme satirique intitulé *les Travaux d'Apollon*. Ces trois pièces ont été insérées dans plusieurs recueils. Les recueils, lorsqu'ils sont faits avec goût, offrent sans contredit une lecture agréable au public : de la différence des sujets et des styles résulte nécessairement une variété qui lui plaît. Mais la réputation des auteurs qui font les frais de ces

sortes de compilations est loin d'y trouver aussi bien son compte, à moins qu'elle ne soit établie ailleurs d'une manière plus solide. Voltaire a pu embellir impunément mille recueils des pièces fugitives échappées à sa plume brillante et intarissable : sa gloire n'étoit point là ; vingt autres monuments en garantissoient l'immortelle durée ; et même, loin que ses plus légères productions aient couru le risque de demeurer ensevelies dans les recueils où elles étoient dispersées, elles ont servi à les préserver eux-mêmes de l'oubli et de l'anéantissement. Il n'en est pas ainsi d'un poëte qui, n'ayant produit qu'un petit nombre d'écrits dans un genre secondaire, n'a jamais obtenu les honneurs de l'édition, et n'a trouvé d'autre asile pour ses ouvrages que

quelques-unes de ces compilations destinées particulièrement à rassembler les vers des gens du monde, et ceux de ces auteurs justement obscurs ou décriés, qui, une fois ou deux dans leur vie, ont rencontré une idée heureuse. Un tel poète ne peut que perdre infiniment, du côté de la réputation, à rester ainsi confondu avec les uns et avec les autres. Il faut donc qu'une main secourable et amie de sa gloire en réunisse les titres épars, et leur rende, par ce rapprochement, la force et l'éclat dont ils étoient privés séparément. Avec ses deux volumes où, parmi une foule de pièces insipides, se trouvent trois ou quatre contes dont le sujet est plus heureux que l'exécution n'en est agréable, Vergier se voit placé dans les bibliothèques à côté de

Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme :

J'en pense au rebours, quant à moi.

Après avoir cité ce passage : « De pa-
 « reils traits, dit-il, et cette manière
 « de conter rappellent notre La Fon-
 « taine un peu plus que ne fait Vergier.
 « Aussi celui-ci a fait trop de contes, et
 « Sénecé en a fait trop peu. » La Harpe
 avoit déjà dit quelques lignes plus
 haut : « C'est surtout dans le conte du
 « *Kaïmack* que Sénecé s'est montré su-
 « périeur. L'ouvrage est semé de traits
 « fort heureux, de vers pleins de sens,
 « de détails poétiquement embellis. Il
 « joint la raison à la gaieté, et sa ver-
 « sification ferme ne se traîne point
 « sur les traces d'autrui. » Le jugement
 de ce célèbre littérateur sur l'autre
 conte de Sénecé n'est guère moins fa-

vorable. Il remarque d'abord que le sujet est en tout opposé à ceux que traite ordinairement La Fontaine. « Chez « celui-ci, ce sont des femmes qui « trompent leurs maris; ici, c'est une « épouse qui est le modèle de la fidélité. Sénecé a donc le double mérite « d'avoir choisi un genre nouveau, et « d'avoir su plaire dans le conte sans « blesser en rien les mœurs. » Sénecé semble craindre qu'un sujet consacré à l'apologie des femmes, et traité avec toute la décence possible d'expressions, ne soit pas autant du goût des lecteurs que ces joyeux récits où les ruses du beau sexe sont retracées avec une exactitude de détails qui va quelquefois jusqu'à l'obscénité. Voici comme il s'en exprime dans son exorde :

..... Auteurs qui ne médisent
 N'ont les rieurs souvent de leur côté.
 Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
 Lit-on du mal, c'est jubilation;
 Lit-on du bien, des mains tombe le livre,¹
 Qui vous endort comme bel opium.

« Ce n'est pourtant point là, dit La
 « Harpe, l'effet que produit ici Sénecé;
 « son conte de *Camille* est très-joli. Il
 « écrit avec beaucoup d'esprit et d'élé-
 « gance, malgré quelques inégalités.
 « Il connoit les convenances du style,
 « et sait adapter son ton au sujet.»
 L'auteur du *Cours de Littérature* n'est
 pas le seul qui ait payé son tribut d'é-
 loges au talent de Sénecé; un autre
 écrivain dont la causticité a souvent
 été très-injuste envers les auteurs con-
 temporains, mais dont le goût paroît
 avoir apprécié avec beaucoup de jus-
 b.

tesse le mérite des auteurs morts, M. Palissot, s'est exprimé sur Sénécé dans les termes les plus honorables. Suivant lui, « ce poëte n'a point une « célébrité proportionnée à son mérite... Il a laissé des poésies fugitives « déparées par quelques négligences, « mais pleines d'une imagination singulière, d'expressions souvent très-heureuses, de poésie enfin, et très-supérieures à tous les recueils des « Benserade, des Segrais, des Pavillon, qui cependant sont plus connus « que cet écrivain. » Enfin, Voltaire, qu'il falloit peut-être citer le premier, et qu'on pouvoit citer seul, a fait une mention très-avantageuse de Sénécé dans son *Catalogue des Écrivains du siècle de Louis XIV.* « C'étoit, dit-il, « un poëte d'une imagination singu-

« lière. Son conte du *Kaïmack*, à quel-
 « ques endroits près, est un ouvrage
 « distingué. C'est un exemple qui ap-
 « prend qu'on peut très-bien conter
 « d'une autre manière que *La Fon-*
 « taine... Il y a aussi dans *les Travaux*
 « d'*Apollon* des beautés singulières et
 « neuves. » Rousseau le lyrique faisoit
 également un très-grand cas de ce der-
 nier ouvrage, dont il admiroit surtout
 la versification. La Harpe, tout en re-
 connoissant que *les Travaux d'Apol-*
lon offrent des morceaux bien travail-
 lés, et qui prouvent que Sénecé avoit
 étudié dans Boileau le mécanisme du
 vers, attaque avec assez peu de ménage-
 ment le plan du poëme, qui lui sem-
 ble mal conçu, et assis sur un fonde-
 ment vicieux. Voici ce plan en deux
 mots. L'auteur, dégoûté de la poésie,

qui ne fait que troubler son repos, sans être d'aucune utilité pour sa fortune, est prêt à y renoncer, lorsque l'ombre de Maynard lui apparôit, et, pour le consoler, lui fait voir que l'histoire d'Apollon n'a été qu'un enchaînement de malheurs de toute espèce. « Maynard pouvoit-il croire, dit « le critique, que Sénecé n'eût pas « lu comme lui les *Métamorphoses* « d'Ovide, et ne sût pas les aventures « d'Apollon? Il parle donc pour par- « ler, il raconte pour raconter, il dé- « crit pour décrire. » La censure de La Harpe me paroît ici d'une sévérité qui approche de l'injustice. Dans combien d'ouvrages de poésie et d'éloquence ne voit-on pas un personnage rappeler à d'autres en détail les événements dont ils ont été les témoins

ou qu'ils ne peuvent ignorer, lorsqu'il s'agit de leur faire tirer de ces mêmes événements une conclusion qui leur étoit échappée, une instruction qui ne s'étoit point offerte à leur esprit! Et, pour n'en citer qu'un exemple entre mille, lorsqu'Andromaque, dans la tragédie de ce nom, fait à Céphise un récit circonstancié du sac de Troie, peut-elle penser que cette fidèle compagne a perdu le souvenir des horreurs auxquelles elle a été présente? Non sans doute; mais elle croit devoir les lui retracer avec force, afin qu'elle-même en conclue qu'il est impossible que la veuve d'Hector donne sa main à l'un des principaux auteurs de tant de barbaries. C'est ainsi que Maynard, pour démontrer au poète mécontent que le talent des vers ne mène point

au bonheur, lui rappelle les diverses infortunes des poètes célèbres, depuis Hésiode, qui mourut assassiné, jusqu'à Marot et Théophile qui languirent dans l'exil; et, passant ensuite à un genre de preuve moins solide à la vérité, mais plus brillant et plus poétique, lui fait le tableau des nombreux malheurs que le dieu de la poésie lui-même a éprouvés. Sans doute, Acanthe, à qui Maynard s'adresse, ne peut ignorer toutes ces choses; mais il ne les a point encore rapprochées dans son esprit, et il n'en a point encore tiré cette conclusion, faite pour relever le courage d'un véritable poète, que les peines et les travaux sont les degrés qui, de tout temps, ont conduit à la gloire, et qu'on n'est presque jamais arrivé à l'une sans avoir passé

par les autres. Maynard ne peut amener le poète à cette proposition générale, sans lui remettre auparavant sous les yeux les faits particuliers dont elle n'est que le résultat. Le récit qu'il lui en fait ne pèche donc pas contre la vraisemblance, comme La Harpe le prétend. On pourroit, avec plus de raison, reprocher à ce récit un peu de prolixité; mais les beaux détails dont il est rempli empêchent que ce défaut ne soit bien sensible..

Il est deux autres ouvrages de Sénecé dont les littérateurs n'ont point parlé, parce qu'ils ne les ont point connus; ce sont deux satires intitulées, l'une *les Auteurs*, l'autre *le Nouvelliste*. Elles ont été imprimées une seule fois en 1695 avec *les Travaux d'Apollon*. Ce très-petit volume est devenu si rare,

que la bibliothèque du Roi elle-même ne le possède pas. Cette rareté, qui est déjà un assez grand mérite aux yeux d'une certaine classe d'amateurs, n'est pas le seul qui doive recommander à l'attention du public les deux satires de Sénecé. Elles sont dignes du poète à qui Voltaire accorde *une imagination singulière*. Il y a de beaux morceaux et des vers supérieurement frappés. Dans la première, l'auteur gourmande avec force ses confrères, à qui il reproche leur orgueil, leur jalousie, leur paresse, leur ambition, leur cupidité. Pour les en faire rougir, il leur rappelle ces heureux temps où les écrivains pratiquoient la vertu qu'enseignoient leurs ouvrages. Alors, dit-il,

Les poètes faisoient ce qu'ils prêchoient aux autres ;

Et, leur sage conduite instruisant l'univers,
L'exemple de leur vie autorisoit leurs vers.

Il se déchaîne ensuite contre les traducteurs de son temps, qu'il accuse de vouloir usurper la gloire qui n'est due qu'aux écrivains originaux. J'ignore si ce courroux de Sénécé étoit bien fondé; mais il lui a suggéré l'idée d'un apologue qui m'a paru extrêmement ingénieux. Les oiseaux veulent se donner un roi; l'aigle propose de décerner la couronne à celui qui volera le mieux. On se doute bien que c'est l'auteur de la proposition lui-même qui l'emporte sur ses rivaux. Mais au moment où l'on proclame sa victoire et sa royauté, un petit oiseau, qui s'étoit caché dans ses plumes, s'élève de trois pieds au-dessus

de lui et s'écrie : « C'est moi qui suis roi. » La nation des oiseaux le nomma *roitelet*.

L'autre satire de Sénecé, qui a pour titre *le Nouvelliste*, est dirigée contre ces frondeurs incorrigibles qui, en temps de guerre, prenant parti pour la nation ennemie contre leur propre nation, exagèrent ou atténuent sans cesse, au gré de leur passion, les succès ou les revers de l'une et de l'autre. Le but de l'ouvrage est, comme on voit, très-louable, et l'exécution n'en est pas inférieure à celle des autres productions de Sénecé, dont il vient d'être parlé.

Il en est d'autres dont je ne ferai qu'une mention rapide, et dont les plus considérables sont trois épîtres. Ces épîtres participent plus ou moins

aux agréments et aux imperfections de la manière de l'auteur. Un tour singulier d'idées et d'expressions qui dégénère quelquefois en bizarrerie; des tirades très-bien faites, et d'autres dont la versification est foible et la diction languissante; des images poétiques très-bien rendues, et des pensées communes exprimées en vers durs ou prosaïques : voilà ce qui caractérise, en bien comme en mal, les différents ouvrages de Sénecé.

Il me reste à dire un mot sur ses épigrammes. Il en a fait plus de cinq cents, dont un grand nombre sont imitées de Martial. Je dois l'avouer, il en est beaucoup de fort insipides; mais il en est aussi dont la pensée est très-heureuse ou le tour très-agréable. Elles sont entassées pêle-mêle dans un gros

volume où elles se nuisent réciproquement. Les mauvaises dégoûtent de lire les bonnes, ou celles-ci font paroître les autres plus mauvaises encore. Quelques-unes des meilleures sont placées à la fin de ce volume, où elles se trouvent mêlées à un petit nombre de pièces de poésie légère, que recommande, soit le bonheur du sujet, soit le charme de l'exécution.

On pense bien qu'il ne nous reste pas beaucoup de détails sur la vie d'un homme dont les ouvrages eux-mêmes sont si peu connus. Antoine Bauderon de Sénecé ou Sénécai naquit à Mâcon, le 13 octobre 1643, et mourut dans la même ville le 1^{er} janvier 1737, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Il étoit petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, connu par une *Phar-*

macopée. Il fut premier valet de chambre de Marie - Thérèse , femme de Louis XIV. On a remarqué, comme une chose assez singulière, que Marot, des Perriers et Sénecé, qui tous trois se sont exercés dans le genre du conte, ont été tous trois valets de chambre de reines. A la mort de sa maîtresse, arrivée en 1683, Sénecé fut reçu chez la duchesse d'Angoulême avec toute sa famille, qui étoit nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, il se retira dans sa patrie. On croit voir, dans quelques endroits de ses poésies, que, tout en vantant le repos de la province par opposition au tumulte de la cour, il regrette ce dernier séjour et craint d'y être oublié. C'est une maladie que tous les courtisans portent dans la retraite; mais ils n'ont

pas tous, comme Sénecé, la ressource d'un esprit cultivé et d'un talent agréable. Toutefois cette ressource paroît n'avoir pas suffi à notre auteur. Soit qu'il fût dans le besoin, soit qu'il désirât plus que le nécessaire, il se plaignit en plusieurs façons de ce que son talent n'étoit point récompensé; en cela semblable à ce Maynard dont il a évoqué l'ombre dans son poëme des *Travaux d'Apollon*.

L. S. AUGER.





OEUVRES
CHOISIES
DE SÉNECÉ.

~~~~~  
LES TRAVAUX D'APOLLON.

POÈME SATIRIQUE.



L'ÉROMPEUSE volupté, torture ingénieuse,  
Ingrat amusement, peine capricieuse,  
Compagne du mépris et de la pauvreté,  
Muse, sors pour jamais de mon cœur  
rebuté.

Maudit soit l'ascendant qui força mon génie  
A trouver des douceurs dans la vaine harmonie !

## II

Maudite soit l'erreur du goût pernicieux  
Qui me fit méditer ton langage des dieux !  
Langage plus obscur que les livres arabes,  
Étude où le temps s'use à compter des syllabes.  
Je vois tous mes égaux, par d'utiles vertus,  
Admis avec honneur au palais de Plutus :  
L'un dans un char pompeux traîne l'arithmétique ;  
L'autre, aux frais des clients, dore sa rhétorique :  
Un autre, de la parque augmentant les trésors,  
S'enrichit avec elle à commercer des morts :  
Et moi, des bons esprits essuyant la révolte,  
J'attends avec le peuple une heureuse récolte.  
Trop heureux si, fidèle aux soins de mes guérets,  
Je n'avois de ma vie adoré que Cérès !  
En vain, pour ranimer mes espérances mortes,  
Tu me viens alléguer Boisrobert et Desportes,  
Estimés à la cour, chéris, comblés de biens,  
Avec des vers plus durs et plus froids que les tiens.  
Le dernier pour autrui, par complaisance extrême,  
Faisoit des vers galants, et les portoit lui-même ;  
Et l'autre, de Momus élève bien disant,  
Vit croître le poète à l'ombre du plaisant.  
Mais moi qui fuis l'intrigue et qui fais mal un conte,

### III

Moi que les bas emplois feroient mourir de honte,  
Par où puis-je à la cour espérer du soutien?  
Qui n'y fait que des vers n'y fera jamais rien.  
Il est temps que mon âge à d'autres soins s'occupe;  
On est, en cheveux gris, inexcusable dupe.  
Laisse aux réflexions le reste de mes ans;  
Va, reprends pour jamais tes frivoles présents.

L'impétueux Acanthe, assis au pied d'un aune,  
Exhalant ses regrets sur les bords de la Saône<sup>1</sup>,  
D'une main sacrilège et prompte à tout oser,  
Saisit ses chalumeaux qu'il s'en alloit briser,  
Lorsque du lit profond où dort cette onde claire,  
Il entend qu'on lui crie : Arrête, téméraire!  
Sa fureur diminue, et sa frayeur s'accroît.  
L'eau s'entr'ouvre; un fantôme à ses yeux apparôit,  
Moins affreux aux regards que le spectre incom-  
mode  
Qui remplit de terreur le sanguinaire Hérode,  
Lorsqu'un songe, du ciel rigoureux trucheman,

<sup>1</sup> Mâcon, patrie de l'auteur, est situé au bord de la Saône.

#### IV

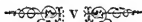
Lui montre Aristobule envoyé par Tristan <sup>1</sup>.  
Un héros lui parut, à la mine hautaine,  
Vêtu superbement à l'antique romaine;  
Comme, au temps des romans, le complaisant  
graveur,  
Aux dépens de Courbé <sup>2</sup>, décoroit un auteur.  
Acanthe, de ses traits démêlés avec peine,  
Cherchoit à rappeler quelque idée incertaine,  
Quand l'ombre, d'un air grave et d'un accent plein  
d'art :  
« N'en doute plus, dit-elle, et reconnois Maynard,  
Qui, malgré la fierté de l'Espagne jalouse,  
Contraignit Bilbilis <sup>3</sup> de céder à Toulouse <sup>4</sup> :  
Si ton esprit, encor capable de raison,  
Peut adoucir ses maux par la comparaison,  
Apprends mon infortune, et connois dans sa suite  
A quel point la richesse abhorre le mérite.  
Jamais un siècle ingrat approcha-t-il du mien ?

<sup>1</sup> Auteur d'une tragédie de *Mariamne*.

<sup>2</sup> Libraire du temps.

<sup>3</sup> Patrie de Martial.

<sup>4</sup> Patrie de Maynard.



J'y présentai la gloire à troquer pour du bien <sup>1</sup>.  
Ma muse y fut souvent, d'une voix importune,  
Jusque dans son palais quereller la fortune.  
La déesse, attentive aux destins des guerriers,  
A se sécher sans fruit condamna mes lauriers,  
Et me fit consumer dans une plainte vaine,  
Quand, jusqu'à Colletet, tous trouvoient leur  
Mécène.

Oui, lâche que j'étois ! d'un encens immortel,  
Des idoles du temps je fis fumer l'autel ;  
Je le fis sans succès. Armand eut le courage  
De me laisser languir dans un obscur village,  
Malgré mon beau placet, cité par Pélisson <sup>2</sup>,  
Dont un superbe *rien* me paya la façon ;  
Preuve que la faveur, rebelle à la justice,  
Se refuse au mérite et se donne au caprice.  
La mort, plus équitable, et moins sourde à mes  
vœux,  
A consacré mon nom dans les champs bienheureux,  
D'où je viens soulager la peine qui t'outrage,

<sup>1</sup> Pensée de Maynard dans une de ses épigrammes.

<sup>2</sup> Histoire de l'Académie française.

## VI

Et contre la fortune affermir ton courage.  
Je prétends aujourd'hui, dans ton cœur abattu,  
Assis à tes côtés, ranimer la vertu ;  
Et, par une doctrine à la source puisée,  
Faire de ta campagne un second Élysée. »

Acanthe, à ce discours saisi d'étonnement,  
Résistait avec peine au premier mouvement ;  
Quand, la réflexion réveillant son audace,  
Son cœur à son secours invoqua le Parnasse,  
Cet endroit si fertile en apparitions,  
Où tout faiseur de vers se fait aux visions.  
Alors, envisagé par des regards plus fermes,  
Le fantôme éloquent poursuit en ces termes :

« Par un arrêt célèbre, et sur le bronze écrit,  
Le sort à la misère unit le bel esprit ;  
Mais surtout cet esprit, de qui l'effort sublime  
S'astreint à la mesure, ou se gêne à la rime.  
Soit que du double mont les sons harmonieux  
L'arrachent à la terre en l'élevant aux cieux ;  
Soit que du peuple obscur la jalouse faiblesse  
S'efforce d'offusquer un éclat qui la blesse ;

— VII —

Soit enfin que les dieux, avarés du bonheur,  
Au prix d'un dur travail vendent un peu d'honneur,  
L'histoire de nos jours et les fastes antiques  
Étalent à l'envi les malheurs poétiques.  
Hésiode à nos yeux s'y montre assassiné,  
Homère mendiant, Lucrèce empoisonné.  
Des scandaleux accès de leur double folie  
Le Tasse et le Marin font rougir l'Italie;  
Et le zèle françois, cruellement dévot,  
Fit languir dans l'exil Théophile et Marot.  
Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire?  
Le Dieu même, le Dieu, dont le feu nous éclaire,  
Fit voir cet univers, où brille sa splendeur,  
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur.  
Ses malheurs sont semés dans les métamorphoses;  
Repassons-en la suite, et plains-toi si tu l'oses.

« Apollon fut soumis, avant que d'être né,  
A l'injuste rigueur d'un astre infortuné.  
Sa mère, de fureurs par vengeance agitée,  
Sentit Junon jalouse, et Lucine irritée :  
La terre la refuse en son vaste contour;  
Le dieu de la lumière a peine à voir le jour,

— VIII —

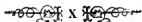
Et de tant de climats honorés par sa course ,  
La flottante Délos est sa seule ressource.  
Latone, dans ses bras portant ses chers jumeaux ,  
Se voit dans sa misère interdire les eaux ;  
Et d'un bien qu'en commun la nature partage ,  
Le rustique insolent lui dispute l'usage.  
Le peuple est accablé d'un châtiment subit ;  
D'une sale grenouille il endosse l'habit :  
De l'eau qu'il a troublée il devient l'infamie ;  
Et, provoquant des dieux la puissance ennemie ,  
Par cent cris redoublés, de son marais bourbeux ,  
Il consomme son crime et blasphème contre eux.

« L'enfance de Phébus n'étoit pas terminée ,  
Qu'une rage nouvelle à sa perte est tournée.  
Le gouffre ténébreux, où commande Pluton ,  
Vomit pour l'engloutir l'effroyable Python ,  
Ce monstre furieux , dont la brûlante haleine  
Dévorait le bocage et ravageoit la plaine :  
Il est vrai que ses traits l'en rendirent vainqueur ;  
Mais, hélas ! ce ne fut qu'aux dépens de son cœur !  
L'amour, juste vengeur d'un injuste reproche ,  
Lui fit sentir l'effet des flèches qu'il décoche.

## IX

En vain , pour émouvoir l'insensible Daphné ,  
Phébus peint les talents dont les dieux l'ont orné ,  
Et , faisant de soi-même un éloge bien ample ,  
Donne à ses successeurs un dangereux exemple ,  
Qu'avec moins de mérite et plus de vanité ,  
Ils ont , et moi comme eux , si souvent imité :  
Rien ne peut attendrir la belle fugitive ;  
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive :  
Long-temps ses pas légers , à la fuite obstinés ,  
Laissent loin derrière eux les zéphirs étonnés.  
Hors d'haleine à la fin , pour éviter la force ,  
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.  
Amour , par cet exploit si grand , si peu commun ,  
Que tu sus assembler de triomphes en un !  
Le trait qui te soumit l'inventeur de la lyre ,  
Sur tous ses descendants établit ton empire.  
Un seul coup t'asservit Ovide , Anacréon ,  
L'ami de Mécénas , l'amante de Phaon ;  
Aux charmes de Lesbie assujettit Catulle ;  
Fit célébrer Délie , et soupirer Tibulle ;  
Anima les regrets que Pétrarque a poussés ;  
Enflamma Jean second <sup>1</sup> dans des climats glacés ;

<sup>1</sup> Fameux poëte latin moderne , né à La Haye.



Et dicta les beaux vers qu'une galante muse  
Publia depuis peu sous le nom de La Suze.  
Pour moi, je comprends mal ce qu'on nous a conté  
Des filles de Mémoire et de leur chasteté.  
Le tendre est leur vrai fait, n'en déplaie au sublime,  
Et leur chanson languit, si l'amour ne l'anime.  
Ton cœur en est, Acanthe, un exemple évident ;  
Une double fureur, par un double ascendant,  
T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine  
La flamme de l'amour avec l'eau d'Hippocrène.

« Mais qui l'auroit pu croire ? Apollon bien traité  
Fut encor moins heureux qu'Apollon rebuté.  
L'Amour, ingénieux à montrer sa puissance,  
Sur lui, par ses présents, acheva sa vengeance.  
A peine pour Daphné ses regrets sont finis,  
Que le traître à ses yeux présente Coronis,  
A la constance près, en mérite complète,  
Plus belle que Vénus et plus fine coquette.  
Il vit, à peu de frais, au gré de ses désirs,  
Voler la récompense au-devant des soupirs ;  
Mais cet astre sans pair fut mis en parallèle,  
Et ne put être unique aux yeux de cette belle.



## XII

Par vos nobles travaux à vous suivre excitée,  
Une postérité nombreuse, accréditée,  
Aux timides mortels imposera des lois,  
Et pour premiers sujets pourra compter les rois.  
On aura foi pour tous. Le trop lent galénique,  
Le chimique trop prompt, l'impudent spagirique,  
Auront chacun leur dupe, et, par divers chemins,  
Feront expérience aux frais des corps humains.  
On verra constamment la crainte et la foiblesse  
Attacher à leur char l'honneur et la richesse;  
De l'amour de la vie ardents à profiter,  
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter;  
Et, quand ils quitteront vos fidèles maximes,  
La terre dans son sein recèlera leurs crimes.

« Déjà le demi-dieu, par son père inspiré,  
Signalait son savoir, des hommes adoré :  
Déjà de ses secrets les merveilles hardies  
Reléguoient aux enfers l'essaim des maladies;  
Et, toujours bienfaisant, à la honte des dieux,  
Il déroboit la terre aux châtimens des cieus,  
Quaud, par une entreprise à son art interdite,  
Pour complaire à Diane, il ranime Hippolyte;

### XIII

Et, forçant de fléchir l'inflexible destin,  
Des griffes de la mort il ravit son butin.  
Alors de l'Achéron le monarque barbare  
D'un coup de son trident entr'ouvre le Ténare;  
Et, sur un tourbillon de bitume et de poix,  
Pousse au ciel obscurci sa foudroyante voix :  
« Est-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrage,  
« Jupiter? n'es-tu pas content de ton partage?  
« Et cet audacieux, superbe de son art,  
« Vient-il me déclarer la guerre de ta part!...  
« Ah! si je le croyois!... » La nature tremblante,  
A ce cri menaçant, frissonne d'épouvante;  
Jupiter, d'un souris rassérénant les airs :  
« Cesse de t'alarmer, dit-il, roi des enfers.  
« Pour un qu'ôte Esculape à ton empire sombre,  
« Bientôt ses successeurs t'en enverront sans  
          nombre. »

Mais, pour calmer l'esprit de son frère irrité,  
Il lance un coup mortel au dieu de la santé.  
L'atteinte en est certaine, et la brûlante foudre  
Prend à sa longue barbe et le réduit en poudre.

« Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur?

—XIV—

Lui, qui colore tout, en perdit la couleur.  
Il disparut aux yeux. A la nature entière  
Une éclipse imprévue interdit la lumière ;  
Et, pour avoir forgé le trait pernicieux,  
Les siens privent du jour le cyclope odieux.  
Vulcain n'est plus servi dans sa grotte enfumée,  
Et du maître des cieux la droite est désarmée.  
Ainsi, quand un lion, par le Maure chassé,  
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a blessé,  
Ses regards furieux, précurseurs de sa rage,  
Au désert effrayé dénoncent le carnage.  
De ses rugissements tout cœur est palpitant ;  
L'écho qu'il y contraint tremble en les répétant ;  
Et sa superbe dent, teinte du sang qu'il verse,  
Brise en éclats sanglants la flèche qui le perce.  
Du dieu qui vous inspire ardents imitateurs,  
Armez-vous comme lui, redoutables auteurs :  
Vos vers sont vos enfauts ; vos armes, la satire ;  
Périsse par ses traits quiconque ose leur nuire !

« Lorsque d'un plus puissant on se trouve offensé,  
Dissimuler sa peine est un acte sensé.  
On achète bien cher un transport téméraire,

Et le prompt repentir suit la prompt colère.  
 Implacable vengeur, dieu sévère et jaloux,  
 Jupiter, malheureux qui se brouille avec vous!  
 Sans les soins protecteurs de la troupe immortelle,  
 Il plongeait le Soleil dans la nuit éternelle;  
 Mais les dieux suppliants lui font donner les mains  
 A ne l'humilier qu'au destin des humains.

« Dans les fertiles champs où le fameux Pénée  
 Enrichit de moissons la plaine fortunée,  
 Régnoit alors Admète, un prince fort vanté,  
 Par l'amour conjugal du trépas racheté,  
 Qui n'auroit point revu la lumière céleste,  
 S'il eût eu pour épouse une moderne Alceste.  
 Pour produire avec fruit ses talents au grand jour,  
 Notre illustre banni s'achemine à sa cour,  
 Plein d'espoir d'y puiser les grâces dans leur  
                   source,  
 N'ayant que l'art des vers pour unique ressource.  
 Quelle ressource ! ô ciel ! Bien loin d'être admiré,  
 Il y passa bientôt pour un fou déclaré;  
 Et de ses vers pompeux les sublimes figures  
 Y parurent aux sots extravagances pures.

— XVI —

L'intendant des troupeaux, qui se piquoit d'esprit,  
Le tirant de leurs mains, à ses gages le prit,  
Et, berger tout nouveau, dans les plaines fleuries  
L'envoya débiter ses doctes rêveries.

Vous voilà donc réduit à paître des troupeaux,  
Vive fécondité, qui, jnsqu'au fond des eaux  
Portant sur vos rayons les subtiles essences,  
Dans le sein de la terre animiez les semences!  
Cet œil, qui vit sous soi, parmi les airs mouvants,  
Le choc des tourbillons et la guerre des vents,  
A donc pour tout spectacle, au fond d'une prairie,  
Le combat des taureaux qu'Amour met en furie!  
Non, je ne puis souffrir d'entendre déclamer  
Ceux qu'à la pauvreté réduit l'art de rimer.  
J'ai tort de l'avoir fait. Une simple chaumière  
A borné devant nous le dieu de la lumière.  
Que ses chants furent beaux! que les rustiques

dieux

Goûtoient avidement ses sons mélodieux,  
Quand sur ses chalumeaux sa tendresse fertile  
Fit folâtrer l'églogue ou soupirer l'idylle!  
Heureux si, du destin toujours persécuté,  
Il n'eût pas vu finir cette tranquillité!

— XVIII —

« Mercure, en ces temps-là, dans les champs de  
la Grèce,  
Par de petits larcins cultivoit son adresse;  
Comme un caméléon variant ses couleurs,  
Il méritoit le rang de patron des voleurs,  
Et concevoit déjà d'illustres espérances  
De ranger sous ses lois la robe et les finances.  
Aussitôt que d'Admète il eut vu les troupeaux,  
Bondissant sur les fleurs, s'égayant dans les eaux,  
Il sort d'une retraite en rustique équipage;  
D'un berger du pays empruntant le visage,  
Il aborde Phébus de l'air riant et doux  
Que prend la trahison pour faire ses grands coups,  
Et lui dit : « Étranger, quelle étoile obligeante  
« Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchanté ?  
« Sous cet antique chêne, à rêver occupé,  
« Mon oreille a reçu tes sons qui m'ont frappé.  
« O ciel ! qu'ils sont touchants ! que je hais l'in-  
humaine  
« Qui charge un tel amant d'une si rude chaîne !  
« Mais ce n'est qu'une feinte. Est-il quelque beauté  
« Qui rebute un amour si tendrement chanté ?  
« De grâce, redis-moi cette dernière stance.

— XVIII —

« Quel tour ! quels vers nombreux ! quelle heureuse cadence !

« Non , le dieu du Parnasse, entouré des neuf sœurs,

« Ne frappe point les airs de pareilles douceurs.

« Mais n'es-tu point lui-même , ou l'amant solitaire

« Qui regrette Syrinx par sa plainte ordinaire ? »

O piège inévitable et finement tendu !

Quel auteur contre toi s'est jamais défendu ?

Le plus ferme d'entre eux cède à cette machine ;

C'est un poison qui tue , un charme qui fascine :

Chacun pour s'estimer se forme des sujets ,

L'amour-propre triomphe à grossir les objets ;

Mais de tous les humains que sa vapeur occupe ,

Le poète orgueilleux est la plus sûre dupe.

A force de louange Apollon , prévenu ,

D'abord sans réfléchir se livre à l'inconnu ;

Il s'applaudit dans l'âme , et sa joie est extrême

De voir qu'à ses chansons on le prend pour lui-même.

Plus son admirateur s'empresse à l'écouter ,

Plus le dieu complaisant s'épuise à répéter ;

De ses amours chantés il raconte l'histoire ;

Et , poussant son récit jusques à la nuit noire ,

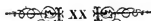
Qui sous un voile obscur les champs ensevelit ,

.

## XIX

Il offre à son flatteur la moitié de son lit :  
C'est le but où la ruse étoit acheminée.  
Phébus dort en berger lassé de sa journée ;  
La verge narcotique affermit son sommeil.  
Mercure à son lever devance le soleil,  
Et faisant des troupeaux un inégal partage,  
En détourne l'élite au travers du bocage.

« Otez-vous de ces lieux, ô berger imprudent !  
« Vous n'y pouvez rester sans péril évident. »  
Ainsi parle au Soleil la vigilante Aurore :  
De ses pleurs redoublés s'accroît l'émail de Flore.  
Phébus suit son conseil, et d'un nouvel affront  
Dans les champs Lydiens court se couvrir le front.  
Las de traîner un corps qui lui servoit de peine,  
Sur la croupe d'un mont Phébus prenoit haleine ;  
Et couché sur la mousse, au pied d'un vert ormeau,  
Charmoit sa lassitude au son du chalumeau.  
Les oiseaux enchantés suspendoient leur ramage ;  
Les zéphirs inquiets faisoient grâce au feuillage ;  
La babillarde Écho n'osoit pas respirer,  
Et les ruisseaux voisins couloient sans murmurer.  
La beauté de son chant en cet endroit attire



Le berger, le chasseur, la nymphe, et le satyre.  
Midas, roi du pays, le premier y parut;  
Pan d'un buisson voisin à la hâte y courut;  
Pan, le dieu des forêts, dont la rustique adresse  
S'est fait un instrument des os de sa maîtresse,  
Et qui, dans l'art du chant prétendant exceller,  
Frémit qu'en sa présence on ose s'en mêler.  
D'abord à ce rival, devant la compagnie,  
Il propose un défi de vers et d'harmonie :  
Le dieu des vers l'accepte en modeste berger;  
Midas avec Tmolus est commis pour juger.  
Sur un gazon fleuri le sénat prend séance,  
Le vulgaire est debout, et tous prêtent silence.  
Alors, entremêlant sa flûte avec ses chants,  
Le dieu Pan de ces vers fit retentir les champs :  
« L'espoir de ma victoire en votre appui se fonde;  
« Déclarez-vous pour moi, belle moitié du monde,  
« Honneur de l'univers, dernier effort des dieux,  
« Doux supplice de l'âme, et délice des yeux;  
« Vous êtes de l'esprit souveraines arbitres;  
« Pour ennoblir les vers vous accordez les titres;  
« Et vos décisions font tomber un auteur,  
« Eût-il, avec ses sœurs, Phébus pour protecteur.

— ❧ — XXI — ❧ —

« Dans ces chants que mon cœur vous offre pour  
victime,  
« Beautés, vous allez voir combien je vous estime. »  
On crut, à ce début, qu'il alloit débiter  
Tout ce qu'aux cœurs galants apprend l'art de  
flatter;  
Mais, changeant tout-à-coup par un froid stragème,  
Pan contre le beau sexe insolemment blasphème,  
Et s'épuise en efforts pour noircir ses attraits  
Par une aigre satire et de sanglants portraits.  
Quelques méchants rieurs à la feinte applaudissent,  
Le reste paroît froid, et les nymphes rougissent.  
Quel courroux enflamma l'œil qui perce en tout lieu !  
Le berger indigné cache à peine le dieu ;  
Et, sans l'ordre absolu qui borne sa puissance,  
Il eût à coups de traits puni cette impudence ;  
Mais, soumis au destin dont il sent les rigueurs,  
Par un tendre prélude il prépare les cœurs.  
L'Amour suit de ses sons les volantes merveilles,  
Et, porté sur leur aile, entre par les oreilles.  
Le sauvage Tmolus, dieu du mont sourcilleux,  
Baisse, pour applaudir, son sommet orgueilleux ;



De leur noble guirlande il embellit les cornes.  
 Que te dirai-je encor ? Tu sais le châtiment  
 Qui sur l'heure suivit l'inique jugement ;  
 Et comme , aux spectateurs donnant la comédie ,  
 Le juge fut pourvu d'oreilles d'Arcadie.  
 Divinité des lois , si les grands jours des cieux  
 Commettoient Apollon , qu'il revînt en ces lieux  
 Réprimer l'injustice et punir l'ignorance ,  
 Pour dérober aux yeux sa risible vengeance ,  
 Dans tous les tribunaux que l'on croit les plus nets,  
 O Thémis ! qu'il faudroit élargir de bonnets !

« Et toi , triste sujet d'une immortelle plainte ,  
 Mes vers t'oublieront-ils , déplorable Hyacinthe ?  
 Dois-je , en rafraichissant une juste douleur ,  
 Te nommer d'Apollon le crime ou le malheur ?  
 Quoi donc , sur le galant , sur le tendre Zéphire ,  
 L'implacable colère a-t-elle tant d'empire ?  
 Et tes jeunes appas avoient-ils mérité  
 Un destin si funeste et si précipité ?  
 Mais ne réveillons point la coupable mémoire  
 Qui de l'astre du jour pourroit ternir la gloire.  
 Par-là ses nourrissons , mis en mauvaise odeur ,

#### XXIV

Furent long-temps suspects d'une odieuse ardeur ;  
Leurs vers en sont noircis, et dans le sang d'Orphée  
La honte de ces feux ne fut pas étouffée.  
Aujourd'hui le Parnasse heureusement purgé ,  
Soumis à la nature et sur la loi rangé ,  
Constant à rejeter les usages obliques ,  
Laisse aux enfants de Mars leurs manières antiques.  
Du destin d'Apollon l'ordre persécutant  
Lui réservait encore un outrage insultant.  
Misère impérieuse, hélas ! qui peut comprendre  
A quelle indignité tu forces de descendre !  
Le tyran des Troyens, bouillant d'ambition ,  
Élevait les remparts du superbe Ilion ;  
Et, bâtissant des siens le fameux cimetière ,  
De la gloire des Grecs préparait la matière.  
Notre dieu, que le sort privait de tout appui ,  
S'associe à Neptune exilé comme lui.  
Et cette même main, dont la savante adresse  
Par les sons de sa lyre arrêtoit le Permesse ,  
Et charmoit les neuf sœurs sur le sacré coteau ,  
Empoigne la truelle et saisit le marteau.

« Infortunés rimeurs, manœuvres du Parnasse ,

De la muse françoise inépuisable crasse ,  
 Si la parque en ce temps avoit filé vos jours ,  
 Vous eussiez à Phébus été d'un grand secours.  
 J'en sais tel d'entre vous , aux épaules carrées ,  
 Robuste, bien membru, nerveux, aux mains serrées,  
 Qui , d'ailleurs inhabile à ses doctes chansons,  
 Eût été merveilleux pour un aide à maçons.  
 Déjà du mur fatal la massive structure  
 Terminoit en créneaux sa fière architecture ;  
 Et, se manifestant pour chef-d'œuvre des dieux ,  
 Épouvantoit la terre et menaçoit les cieux.  
 L'ingrat Laomédon , que sa parole engage ,  
 Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage ;  
 Et, pressé de payer le salaire promis ,  
 Lance à ses créanciers des regards ennemis ,  
 Et de termes si bas il arme sa colère ,  
 Que je suis tout honteux de les voir dans Homère ,  
 N'en déplaise au parti qui de l'antiquité  
 Veut que, jusqu'aux défauts, tout y soit respecté.  
 O race , à l'injustice en tout temps adonnée !  
 Grands, vous voilà bien peints ; c'est une destinée  
 Dont tout homme né libre a lieu d'être effrayé ,  
 Servir maître superbe et n'être point payé.

— XXVI —

« Acanthe, tu m'attends à la fin de l'histoire,  
Et tu crois qu'Apollon, rétabli dans sa gloire,  
Au milieu des grandeurs dont il fut possesseur,  
Goûta d'un heureux sort la tranquille douceur;  
Abus : de sa vertu, sans cesse traversée,  
Par-tout la fermeté devoit être exercée.  
Je ne veux point ici chanter sur le haut ton  
L'ambitieuse mort du jeune Phaéton,  
Ou sur les bords du Pô, par des redites fades,  
Changer en peupliers les tristes Héliades.  
Je ne veux point encore à ses malheurs connus  
Ajouter le récit de ses feux pour Vénus,  
Qui, pour hommes et dieux également traitable,  
Fut pour le seul Soleil toujours inexorable :  
D'où vient qu'en délateur cet amant érigé,  
Et par l'art de Vulcain risiblement vengé,  
Fit prendre au sein de Mars la déesse endormie,  
Réduit à désirer cette douce infamie.

« A nos réflexions ajoutons seulement  
Que, dans tous ses emplois, Phébus également,  
Qu'il habite la terre ou la voûte étoilée,  
Rencontre avec l'honneur la fatigue mêlée.

— XXVII —

Dieu du jour, il s'occupe à d'immenses travaux ;  
Il guide avec péril de fantasques chevaux ;  
Il grimpe le matin par des sentiers rapides ;  
Le soir se précipite aux abymes humides :  
Dans son brûlant midi , de flammes entouré ,  
Par cent monstres affreux il seroit dévoré ,  
Si , toujours attentif à ses fidèles bornes ,  
Du taureau mugissant il n'évitoit les cornes ,  
Le venin dangereux du piquant scorpion ,  
La flèche du centaure , ou la dent du lion .  
En vain la sombre Nuit , à la cour d'Amphitrite ,  
Des délassants plaisirs veut rassembler l'élite ;  
Dans les sacrés festins son gosier desséché  
A louer Jupiter sans cesse est écorché ;  
Et des géants vaincus il fredonne l'histoire ,  
Quand le reste des dieux se divertit à boire .  
Dieu des vers , son destin n'est pas plus fortuné :  
Sur la croupe d'un mont tristement confiné ,  
Dont l'avare fortune a fait son héritage ;  
Cultivant sans succès , dans ce rocher sauvage ,  
Des arbres , de la vie inutile soutien ,  
Toujours verts , et pourtant qui ne produisent rien ;  
Du stérile laurier mâchant la feuille amère ,

— XXVIII —

Se repaissant de sons, et buvant de l'eau claire;  
Habitant des forêts la rebutante horreur,  
Saisi de rêverie, agité de fureur;  
Et, pour mettre le comble à ses peines cruelles,  
Réduit à contenter neuf bizarres pucelles :  
Acanthe, à ton avis, qu'en pouvons-nous penser,  
Nous, qu'une seule a su si souvent exercer ?  
Prétends-tu de ton nom laisser quelque mémoire ?  
Tu vois par quels degrés on arrive à la gloire :  
Le travail y conduit, et la fatalité  
Enchaîne le plaisir avec l'obscurité.  
Au point de recueillir les fruits de ton étude,  
N'en corromps pas l'espoir par ton inquiétude :  
De la nécessité subis l'heureuse loi ;  
La volupté te fuit et l'honneur s'offre à toi.  
Né dans un siècle illustre et brillant de merveilles,  
Du plus fameux des rois fais l'objet de tes veilles.  
Comme un foible lierre, à tes bras tortueux  
Donne le ferme appui d'un tronc majestueux.  
Le soleil ennoblit la pesante matière,  
Il élève, il soutient une vapeur grossière :  
De l'éclat de Louis attends le même fruit ;  
Il élève, il soutient un auteur qui le suit.



•

— XXIX —

Jupiter put souffrir, du trône de la nue,  
Le nom de Phidias au pied de sa statue,  
Et vit, sans s'irriter, le peuple adorateur  
Encenser le monarque et louer le sculpteur;  
Mais pour ce grand sujet arme-toi de courage.  
Souvent de pauvreté blâmant notre langage,  
Et jetant de dépit couleurs, toile, et pinceaux,  
Ton dessin dans le feu volera par morceaux.  
Ne te rebute point; change, corrige, efface,  
Médite à tous propos les maîtres du Parnasse.  
Si quelque expression t'échappe par hasard,  
Indigne de ton prince, indigne de ton art,  
Fais-toi cette apostrophe : « O muse infortunée !  
« Est-ce ainsi que Virgile auroit parlé d'Énée ?  
« Lâche ! est-ce donc ainsi qu'aux bords du Sinoïs  
« Homère dans ses vers eût fait vaincre Louis,  
« Si, pour prendre en huit jours une fatale ville,  
« Le destin l'eût fait naître à la place d'Achille,  
« Qui, malgré sa valeur et les dieux conjurés,  
« Dix fois devant ses murs vit les épis dorés ? »  
Repasse en ton esprit cent conquêtes célèbres,  
Qui du sombre avenir perceront les ténèbres.  
Mons, Besançon, Namur, dont un seul bastion,

XXX

Dont le moindre dehors valoit tout Ilion.  
Songe à tant de vertus, dont la foule éclatante  
Embarrasse, éblouit, désespère, épouvante,  
Lorsque de les chanter l'ambitieux désir  
Ne peut suffire à tout, et ne sait que choisir.  
Par ces fidèles soins, une heureuse harmonie  
Doit avec ton modèle assortir ton génie;  
Et nos derniers neveux, de sa gloire étonnés,  
Aux pieds de ton héros en esprit prosternés,  
Contemplant de Louis cette image parfaite,  
Pourront se souvenir que c'est toi qui l'as faite.

« Je vois ce qui s'oppose à ton ambition,  
Et je veux prévenir ta grande objection :  
Le moyen de suffire à cette illustre envie,  
Occupé du souci des besoins de la vie,  
Diras-tu ? quel esprit, borné servilement  
Par la basse frayeur de manquer d'aliment,  
Peut jamais s'élever à la hauteur sublime  
Que tes hardis conseils proposent à ma rime ?  
Crois-tu donc que Virgile, en son esprit troublé,  
Repasse tristement la disette du blé,  
Quand sa muse énergique avec tant d'art ajuste

XXXI

Le beau trait de Marcel, qui fait pleurer Auguste ?  
Le bonheur, dans Horace, au mérite fut joint ;  
On voit dans ses écrits briller son embonpoint :  
Et lorsqu'il pousse en l'air Pégase qu'il gouverne,  
Il a ses pleins celliers de Grec et de Falerne.  
D'accord, quand un auteur sur une œuvre pâlit,  
Trop de bien le relâche, et trop peu l'avilit.  
Eh bien ! veux-tu forcer ton prince incomparable  
A jeter sur tes vers un regard favorable,  
Et, par quelques bienfaits, de ton sort obstiné  
Changer royalement le cours empoisonné ?  
Je m'en vais te guider par un avis fidèle ;  
Le voici, cher Acanthe, en un seul mot : excelle.  
Depuis que de l'état le vigilant démon  
Dans ses puissantes mains en a mis le timon,  
Tout genre de vertu brillante et distinguée  
S'est vu de ses bontés la source prodiguée.  
En quelque art que l'on prime, à ce roi bienfaisant  
C'est toujours pour ses dons un titre suffisant ;  
Et sans retour sur soi, sans rapport à sa gloire,  
Sa faveur enrichit jusqu'à l'Observatoire.  
Fais retentir ses faits dans le sacré vallon,  
Et sois sûr qu'il paiera les travaux d'Apollon.

Mais, pour chanter son nom, à toi-même sévère,  
Ami, sur sa grandeur forme ton caractère;  
Et, dans des sentiments en contrainte exprimés,  
Ne va pas confier sa gloire aux bout-rimés. »

En finissant ces mots d'un ton plein d'amertume,  
Comme une exhalaison qui dans la nuit s'allume,  
Disparut le héros au vêtement romain,  
Et traça dans les airs un lumineux chemin.  
Acanthe, encouragé par cette remontrance,  
Plus rimeur que jamais, plus plein de confiance,  
L'âme moins agitée et les yeux éblouis,  
Regagna sa cabane en méditant Louis.



## CONTES.





## CONTES.

---

### FILER LE PARFAIT AMOUR.

**D**IEU fasse paix au gentil Arioste,  
Et daigne aussi mettre en lieu de repos  
Jean La Fontaine, auteur fait à la poste<sup>1</sup>  
Du Ferrarois, adoptant ses bons mots.  
Chrétiens étoient; quoiqu'à tort, dans le monde,  
Leur badinage ait glissé le venin  
Qu'a répandu la fable de Joconde  
Sur le vermeil de l'honneur féminin.  
Pour Juvénal, c'est un homme damnable,  
Lui, son copiste, et tous ses adhérents;  
Maudits païens qui d'un sexe adorable

<sup>1</sup> Vieille expression qui signifie à la guise, sur le modèle, etc.

XXXVI

Font des portraits du vrai si différents :  
Toujours forgeant impostures nouvelles,  
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,  
Et toujours prêts à lancer sur les belles  
Les traits piquants dont ils sont hérissés,  
Gens à fagots, et cela c'est tout dire.  
De leur fureur le Parnasse rougit;  
Contre eux ne dois rétorquer la satire;  
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit,  
C'est que j'entends faire amende honorable  
D'un attentat qui m'a paru si noir,  
En racontant l'histoire mémorable  
D'une beauté fidèle à son devoir.  
Essayer veux, si mes forces suffisent,  
A revêtir la sainte honnêteté  
De quelque grâce. Auteurs qui ne médisent  
N'ont les rieurs souvent de leur côté.  
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.  
Dit-on du mal, c'est jubilation;  
Dit-on du bien, des mains tombe le livre,  
Qui vous endort comme bel opium.  
Ne croyez pas que l'intérêt me mène,  
Ni que j'aspire à secrètes faveurs;

XXXVII

Si peu m'en faut que ce n'est pas la peine :  
Or je commence à l'aide des neuf sœurs.

Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,  
Se maria sous un astre bénin,  
Prit belle femme, et vivoit dans la terre  
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.  
Commencements sont doux en mariage;  
Nouvelle ardeur, flatteurs empressements,  
Jeunes attraits exposés au pillage,  
Y font passer d'agréables moments.  
Bientôt après, quand pleine jouissance  
De larges dons accable un cœur lassé,  
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence,  
Y font languir l'appétit émoussé.  
Ce fut le cas où se trouva mon homme  
Après six mois. L'ardente ambition  
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.  
Le cœur humain n'est point sans passion;  
De s'expulser elles font leur étude,  
Comme est un clou par un autre chassé.  
Chez notre époux surgit l'inquiétude;  
Il fut rêveur, il fut embarrassé.

— XXXVIII —

Jeunes tendrons, si l'amour se repose,  
S'il prend haleine ou demeure perclus,  
Par les effets remontant à la cause,  
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.

« Dans quels soucis as-tu l'âme égarée,  
Lui dit un jour sa belle, et quel destin  
A nos plaisirs a fixé la durée,  
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?  
A tes froideurs trouve au moins une excuse.  
Pour te complaire ai-je rien négligé?  
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse;  
Je suis la même, et ton cœur est changé!  
Ah! si l'ingrat, épuisé de constance,  
Ne peut répondre à ses engagements,  
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence  
Où je vivois avant tes faux serments. »  
Sur Hippolyte un si tendre langage  
Fit son effet. Il sent son cœur grossi;  
Avec la bouche il ferme le passage  
A cette plainte, et lui répond ainsi :  
« Détrompez-vous, Camille, et de ma flamme  
Portez, ma chère, un meilleur jugement ;

Je vous adore, et jamais dans mon âme  
 L'heureux époux ne détruira l'amant.  
 Si quelquefois d'un peu de rêverie  
 Je vous fais voir mon esprit agité,  
 Ce n'est sans cause : homme qui se marie  
 Mieux que devant connoît sa pauvreté  
 De mes aïeux l'opulence sans cesse  
 Vient réveiller un souvenir cuisant  
 Dans ma mémoire. O ciel ! que la noblesse  
 Sans la fortune est un fardeau pesant !  
 Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,  
 Qu'en pleine cour on devoit respecter,  
 Soit confinée en ce château funeste,  
 Où les hiboux ont peine d'habiter ?  
 Mais quoi ! la cour ! sa dépense effrénée  
 M'accableroit d'un désordre subit :  
 Mon revenu de la meilleure année  
 Suffiroit-il pour vous faire un habit ?  
 Une ressource à ma peine se montre.  
 De l'empereur je suis un peu connu ;  
 De mon courage, en plus d'une rencontre,  
 Jusques à lui le bruit est parvenu.  
 Sur l'ennemi du puissant Charlemagne

Dans un combat je pris deux étendards,  
 Lorsqu'à Didier une seule campagne  
 Ravit des mains le sceptre des Lombards.  
 J'ai des patrons : ni valeur, ni mérite,  
 Sans les patrons ne conduisent à rien.  
 Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,  
 Pour vous revoir plus digne d'un tel bien. »  
 De ce propos, comme d'un coup de foudre,  
 Le tendre cœur de Camille est frappé :  
 A ce départ il ne peut se résoudre ;  
 De pleurs amers son visage est trempé.  
 L'amour, propice à son époux fidèle,  
 Pour les sécher lui prêta son bandeau.  
 Sur ce qu'il fit pour consoler la belle  
 La modestie a tiré le rideau.

Autant que lui Camille ambitieuse,  
 Examinant ce dessein de plus près,  
 Goûte la chose et la croit sérieuse ;  
 Elle y consent : il part deux jours après.  
 Seul ne partit : cruelle jalousie  
 Lui saute en croupe, et d'un air dangereux,  
 Chemin faisant, trouble sa fantaisie

— ❧ — XLI ❧ —

Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux ?  
Laisser seulette épouse jeune et belle,  
Est-ce, Hippolyte, un acte de bon sens ?  
C'est la livrer à quelque ardeur nouvelle.  
Ignorez-tu quel tort ont les absents ?  
Ces campagnards dont elle est entourée,  
Gens désœuvrés, et d'un tendron surpris,  
Cherchent à faire amoureuse curée...  
Est-ce un danger si digne de mépris ?  
Bien sots sont-ils. Mais si le goût fantasque,  
L'extravagant la saisit tout à coup,  
Elle peut mettre un cimier sur ton casque,  
Dont l'ornement te déplairait beaucoup. »  
Trois fois la crainte à sa flamme timide  
Sonne retraite et lui glace le sein ;  
Trois fois l'honneur le saisit par la bride  
Et l'encourage à suivre son dessein.

Les enchanteurs étoient pour lors en vogue,  
Par leur savoir du commun distingués.  
Devin, sorcier, nécromant, astrologue,  
A l'opéra meshui sont relégués.  
Plus ne connois d'enchanteurs sur la terre

Que deux beaux yeux. Hippolyte, passant  
 Un noir vallon qu'un double mont enserre,  
 Entend parler d'un vieillard tout-puissant  
 Sur les enfers. Pour garantir sa tête  
 D'un accident qu'il craint plus que la mort,  
 A l'enchanteur il présente requête,  
 Ouvre sa bourse et lui demande un sort.  
 Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,  
 L'homme infernal lui dit : « Pauvre abusé !  
 Ce que tu veux dépend de la fortune,  
 Et sur ce point mon art est épuisé.  
 Femme coquette en sait plus que le diable  
 Quand il lui plaît enrôler son époux  
 Dans le grand ordre, et son cœur variable,  
 En fait d'amour, est plus sorcier que nous.  
 Si ton étoile incline au cocuage,  
 Cocu seras. L'enfer est sans pouvoir  
 Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image :  
 Par sa vertu tout mari peut savoir  
 Quel est son sort. Si la femme est fidèle  
 Au sacrement dont le sort la lia,  
 La cire en reste aussi blanche, aussi belle  
 Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.

— ❧ — XLIII — ❧ —

Quand on la tente, alors de la figure  
La couleur mue et commence à jaunir;  
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,  
Noire et puante on la voit devenir. »

Ce beau présent du jaloux Hippolyte  
Fut fort prisé, fut payé largement,  
Et par la main du charitable ermite  
Dans son étui renfermé proprement.  
O chevalier! quelle est l'impertinence  
Du talisman qu'il te plait d'éprouver!  
L'amour jaloux a si peu de prudence,  
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.

Notre guerrier se remet en voyage,  
Et le poursuit gai comme un papillon.  
Lui, sa poupée, et tout son équipage,  
Arrivent sains au camp de Roussillon.  
Aux Sarrazins l'empereur Charlemagne  
Et ses barons, faisaut guerre en ce temps,  
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne,  
Avoient conduit cent mille combattants.  
Gens de valeur étoient lors de requête.

— XLIV —

A la bonne heure Hippolyte est venu ;  
Roland l'accueille et Renaud lui fait fête ;  
Par leur récit son mérite est connu.  
Sur leur parole, on met sous sa conduite,  
Trois jours après, un gros détachement.  
Devant ce chef l'ennemi prend la fuite,  
Puis est forcé dans un retranchement.  
Quatre châteaux, pourvus de bonnes rentes,  
Par sa victoire aux chrétiens sont acquis,  
Et l'empereur, par ses lettres-patentes,  
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.  
Le voilà riche, et tout brillant de gloire ;  
Et, ce qui rend son bonheur achevé,  
Son beau portrait, exempt de couleur noire ,  
Offre à ses yeux un teint bieu conservé.  
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne  
Touchant l'objet de ses affections !  
Qu'il désira la fin de la campagne  
Pour l'amener dans ses possessions !  
Mais la fortune, incessamment alerte  
Pour opprimer les gens au dépourvu ,  
Le réduisit à deux doigts de sa perte,  
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.

Comme il sortoit un matin de sa tente,  
 S'acheminant vers le quartier du roi,  
 A son abord certain fat se présente,  
 Caracolant sur un beau palefroi :  
 Franc étourdi qui se faisoit connoître,  
 Par ses grands airs, pour homme écervelé,  
 Et qu'à la cour on nommoit *petit-maitre* :  
 Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.  
 « Bonjour, baron; connois-tu bien Anseume  
 De Riparol? Aux hommes de valeur  
 Je suis acquis plus qu'autre du royaume,  
 Et je te veux servir vers l'empereur :  
 Compte sur moi; j'y fais quelque figure... »  
 Notre Hippolyte, à ce plaisant début,  
 Vous l'envisage : il connoit l'encolure,  
 Et d'un air froid il lui rend son salut.  
 L'autre poursuit: « On dit que ton épouse  
 Passe pour belle, et je suis étonné  
 Qu'étant issu de nation jalouse,  
 Par toi le soin en soit abandonné.  
 Lorsque ton front, loin de son domicile,  
 Est de lauriers couvert par des exploits,  
 Qui te répond qu'une femme fragile

— XLVI —

Ne s'émancipe à le charger de bois?  
Pareil souci, répartit Hippolyte,  
Un seul moment ne peut m'inquiéter :  
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite  
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.  
Bon ! dit Anseaume, elle te paroît sage  
Dans un désert et loin de tout danger ;  
Mais résister aux gens de son village  
Est un effort d'un mérite léger.  
Si courtisans essayoient l'aventure...  
Moi, par exemple, en tirer bon parti,  
Dans peu de jours seroit affaire sûre.  
— Qui? vous? — Oui, moi. — Vous en avez menti. »  
Flamberge au vent. On court, on les sépare.  
A Charlemagne on fait, à son diner,  
Tout le détail d'un démêlé si rare.  
En sa présence il les fait amener.

Plein de fureur dont l'excès le travaille,  
Vient Hippolyte en l'honneur outragé,  
Jette son gant, et, pour avoir bataille,  
A l'empereur il demande congé.  
Adonc Anseaume : « Avoir l'âme peureuse

—••••• XLVII ••••—

Est un défaut qu'on ne m'impnte point ;  
Pas ne croirois ma victoire douteuse  
Quand Hippolyte à Roland seroit joint.  
Mais un combat tient la chose indécise :  
Sauroit-on mieux , quand il m'auroit battu ,  
Si son épouse a sur sa foi promise  
Un si grand fonds d'invincible vertu ?  
La Vérité , d'autres soins occupée ,  
A point nommé viendra-t-elle des cieux  
Rendre un arrêt pour la meilleure épée ?  
Arrêt douteux ou fanx. Mais faisons mieux :  
J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;  
Mal à propos si je me suis vanté ,  
Je veux les perdre , et je les abandonne  
A lui , ses hoirs et leur postérité.  
Contre mes biens je ne veux d'autre gage  
Que mon plaisir , sa honte et son ennui ;  
Pourvu qu'avis , par lettre ou par message ,  
De la gageure il ne donne chez lui. •  
D'un tel marché fut content Hippolyte ,  
Bien qu'il ne plût anx sévères humeurs ,  
Et que Turpin , qui n'étoit qu'hypocrite ,  
Le prétendit contraire aux bonnes mœurs.

— XLVIII —

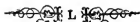
Dans ce temps-là, morale relâchée  
Des bons Gaulois régloit les actions,  
Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée  
Aux contractants par les tabellions :  
Terme, trois mois, attendu la distance.

Lorsqu'Hippolyte, au logis retiré,  
De son contrat eut pesé l'importance,  
Il le trouva fort inconsideré.  
« Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même,  
Vil chevalier ? A quoi t'es-tu soumis ?  
Et cet honneur, dont le prix est extrême,  
Est-ce un trésor à mettre en compromis ?  
S'il est parfois de légères cervelles  
Parmi les gens qui chaussent éperons,  
Anscalaume en est. Mais ils plaisent aux belles,  
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.  
Des damoiseaux la nation timide  
Quand il s'agit d'affronter bataillons,  
A du courage et paroît intrépide  
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.  
Tels étourdis ne manquent pas d'audace  
Pour s'établir dans un poste avancé,

— XLIX —

Et font d'abord, pour forcer une place,  
Leur logement sur le bord du fossé...  
Si de ses airs Camille étoit charmée,  
Comme il se peut, par ma convention  
Je deviendrois la fable de l'armée,  
Et le jouet de mon ambition.  
A mon secours, ma gentille figure,  
Ajoutoit-il en ouvrant son étui;  
Reste toujours aussi blanche, aussi pure  
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui. »

Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance  
Chez Hippolyte agissent tour-à-tour,  
Pour son voyage Anseaume en diligence  
Fait ses apprêts et part au point du jour.  
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,  
Et se crût beau comme défunt Médor,  
Point n'oublia le coffre aux pierreries,  
Bijoux de prix, ni bourses pleines d'or.  
Assez savoit le raffiné manœuvre  
Que, des ressorts que l'amour fait jouer,  
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,  
A rarement le malheur d'échouer.



Tandis qu'il marche à petites journées,  
Pour arriver avec un teint plus frais,  
Faisons un saut du pied des Pyrénées  
Sur l'Apennin. Ce sont là de nos traits :  
Le bon Pégase, excellente monture,  
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.  
Gens usités à pareille voiture  
En peu de temps battent bien du pays.

Dans son château, Camille, plus fleurie  
Que le printemps, vivoit paisiblement :  
Son chien, ses fleurs et sa tapisserie,  
Étoient l'objet de son amusement :  
Chaste pudeur, piquante modestie,  
Avec leur sœur timide honnêteté,  
Et de vertus une troupe assortie,  
Assidûment lui pressaient le côté.  
Pour des amours pas seulement une ombre,  
Hors le permis, qui, par bonne amitié,  
Seul la suivoit, si décharné, si sombre,  
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié.  
Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle  
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,

## LI

Tantôt fourré dans le sein de la belle ;  
L'aile et la queue elle arrache au fripon ,  
Pour empêcher que l'ardeur printanière  
Ne fasse faire à son oiseau lascif  
Un beau matin l'école buissonnière.  
En peloton il se met tout pensif ,  
Se plonge en l'eau , se vautre sur l'arène ,  
Ou dans sa cage est couché tristement ,  
En attendant que le temps lui ramène  
Gaieté , vigueur , et premier ornement.

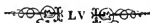
Comme Camille un soir sur la terrasse  
Prenoit le frais , attentive à rêver ,  
Au cabaret du faubourg , sur la place ,  
Grand équipage elle voit arriver.  
« Cours l'Éveillé ; va-t'en voir au plus vite  
Si ces gens-là ne viendroient point du camp ,  
Et s'ils sauroient nouvelles d'Hippolyte. »  
L'Éveillé trotte et revient sur-le-champ.  
Un écuyer à sa suite s'avance ;  
Il la salue , et pour un inconnu  
Venant du camp il demande audience.  
Camille alors : « Qu'il soit le bien-venu. »

Bientôt après le téméraire Anseaune  
 ( Car c'étoit lui ), paré comme un époux,  
 En linge blanc et flairant comme baume,  
 Plein de lui-même arrive au rendez-vous.  
 Premier début, louanges d'Hippolyte :  
 « C'est un héros, c'est un Mars qui du roi  
 Est distingué parmi ses chefs d'élite.  
 Des Sarrazins son nom seul est l'effroi. »  
 Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire,  
 Loin de vos yeux malheureux je le tiens.  
 Douce est fortune et pompeuse est victoire ;  
 Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.  
 J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée ;  
 Sans vanité, j'y fais force jaloux ;  
 Mais, au récit de votre renommée,  
 J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.  
 Qu'il m'a trompé ce récit peu fidèle  
 Qui me vantoit le charme de vos yeux !  
 Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,  
 Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux. »  
 A la fleurette il joint d'autres machines,  
 Roulements d'yeux, gesticulations,  
 Propos tronqués de soupirs et de mines,

Des jurements et des contorsions,  
 Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage  
 Supercherie aux habitants des eaux,  
 Qui saute, danse, et par son badinage  
 Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.

Camille au reste entendoit raillerie,  
 Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur  
 Que les douceurs font entrer en furie.  
 Elle sourit, et de son suborneur,  
 Sans s'émouvoir, écoute la légende.  
 Mais ayant vu que l'agresseur urgent  
 Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,  
 Et que c'étoit à bon jeu bon argent ;  
 Que dans ses yeux une flamme impudique  
 Manifestoit les insolents desseins  
 Du chevalier, et qu'à sa rhétorique  
 Il ajoutoit l'éloquence des mains,  
 Faire lui veut, pour guérir sa folie,  
 De quelque outrage avaler le boucon,  
 Et lui montrer si dame d'Italie  
 En sait assez pour chevalier gascon.  
 « Gens du bel air s'énoncent à merveilles,





Il oit sonner l'horloge du château...  
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle  
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau  
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,  
Sur un chevron constante à lamenter,  
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,  
A son chagrin semble encore insulter.  
Il tâche en vain d'arracher la serrure;  
Des pieds, des mains il tente les ressorts;  
Bons clous rivés, puissante garniture,  
Et double pêne, éludent ses efforts;  
Il en frémit. Enfin, dans sa disgrâce,  
De désespoir et de rage confus,  
En tâtonnant il trouve une pailleasse  
Dans un recoin, et se jette dessus.

Au point du jour, on ouvre une fenêtre  
Auprès du toit, et, du haut du grenier,  
Certaine voix lui crie : « Ho ! notre maître !  
Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.  
Votre attentat est de ces cas pendables  
Dont nous faisons justice par nos mains.  
Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables

Que ne le sont voleurs de grands chemins ? »  
 Une quenouille à ses pieds est jetée :  
 Il la ramasse, il en paroît surpris.  
 De papier blanc elle est empaquetée,  
 Où sont ces mots en grosse lettre écrits :  
 « On ne fait point l'amour, mais on le file  
 « Dans ce château. Filez, brave étranger ;  
 « Filez, filez, chevalier de Camille,  
 « Si vous voulez qu'on vous donne à manger. »  
 Anseume éclate, il s'emporte, il menace ;  
 A la suivante il cherche d'attenter,  
 Et vous lui donne au travers de la face  
 De certains mots qu'on n'ose répéter.  
 Tel est un loup que le chasseur enserre  
 Dans quelque fosse attrapé finement ;  
 Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,  
 Et tout cela fort inutilement.

« Emportement ne peut vous être utile,  
 Dit Marinette, et ce courroux est vain :  
 Filez, filez, séducteur de Camille ;  
 Vous filerez ou vous mourrez de faim.  
 Nécessité vous apprendra l'usage

— LVII —

De la quenouille. A mes jeunes oiseaux  
Elle apprend bien à tirer dans leur cage  
Avec leur bec de jolis petits seaux.  
Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène  
Par ces chemins qui sont peu fréquentés ?  
Un franc aveu peut adoucir la peine  
Qu'on vous prépare et que vous méritez.  
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,  
Mais sans appel. Je reviendrai ce soir.  
Si vous avez accompli votre tâche,  
Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir. »

Le revoici ce loup pris dans un piège.  
Mon prisonnier perd sa férocité ;  
Honte l'abat, timidité l'assiège,  
Et son orgueil par la crainte est dompté.  
Il réfléchit ; il voit que sa furie  
Est moins que rien, et, contraint de caler,  
Il laisse à part toute mutinerie,  
Prend la quenouille et commence à filer.  
Le soir arrive ; avec lui Marinette  
A la lucarne. « Eh bien ! travaillez-vous ?  
Je viens savoir si votre tâche est faite ,

Et quel dessein vous a conduit chez nous ? »  
 Le malheureux, à moitié mort de honte,  
 Montre son fil, et, pressé par la faim,  
 De la gageure il lui fait tout le conte.  
 Par une corde on lui descend du pain  
 Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,  
 Quel fil grossier, et qu'il est inégal !  
 Qu'en peut-on faire ? un torchon de cuisine.  
 Ou filez mieux, ou vous dinerez mal. »  
 Ventre affamé qui fait métier d'apprendre,  
 Par ses leçons l'endoctrina si bien,  
 Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,  
 Tout fin qu'il est, n'égalait pas le sien.  
 Par certains trous de vieilles entresoles,  
 Dame et suivante alloient se régaler,  
 Sans dire mot, riant comme des folles  
 Qu'elles étoient, de sa grâce à filer.  
 Camille même au bailli du village  
 A toutes fins un acte demanda,  
 Et son curé, fort discret personnage,  
 A le signer sans peine s'accorda.

Que devenoit cependant Hippolyte ?

## LIX

Bien triste étoit et bien inquiété,  
Se consolant à faire la visite  
Vingt fois par jour du portrait enchanté.  
Frais et vermeil il le retrouve encore;  
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits  
Prendre couleur telle que prend l'aurore  
Que le soleil talonne de trop près.  
Il en soupire, il en est au supplice;  
Sa face en change et devient d'or bruni,  
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse,  
En regardant un teint qu'elle a jauni.  
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée;  
Il en fut quitte à ce coup pour la peur :  
Un court moment rendit à sa poupée  
Toute sa grâce, et le calme à son cœur.  
Pour abrégér (car aussi bien mon conte  
Est un peu long), par un courrier exprès,  
De son amant Camille apprit la honte  
A son époux. Il n'en plaignit les frais.  
A l'empereur de la gaie aventure  
Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné  
Il adjugea le prix de la gageure;  
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné.

Fortune en tout à Camille propice,  
Après vertu la combla de bonheur,  
Et l'empereur pria l'impératrice  
De la choisir pour sa dame d'honneur.  
Le prisonnier, sur vieille haquenée,  
Conduit au camp, et pour fou réputé,  
Fut promené toute une matinée  
Parmi les rangs, la quenouille au côté.  
Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe  
Pour divertir les *enfants sans souci*.  
Certain grivois sur cette catastrophe  
Fit deux couplets, qui se chantoient ainsi :

« Dans l'art de plaire Anseaume est plus habile  
« Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé.  
« Filez, filez, chevalier de Camille;  
« Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

« Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle?  
« Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?  
« C'est là l'entendre, et là ce qu'on appelle,  
« En bon françois, filer l'amour parfait. »

— ❧ — LXI — ❧ —

Déshonoré, le rival d'Hippolyte,  
Pour n'écouter ces chants injurieux,  
Vida le camp et se rendit ermite,  
Comme le diable alors qu'il devint vieux.  
Cent ans et plus, pucelles, par la France,  
A chevaliers chantèrent ce refrain,  
Lorsqu'en amour prenoient quelque licence :  
« Filez, filez, et vous aurez du pain. »

Jeunes beautés qui ne faites que naître,  
Et commencez à nous faire mourir,  
Par ce récit je vous donne à connoître  
Quand et pourquoi commença de courir  
Un vieux proverbe ; il n'est pas inutile  
Que le sachiez. S'il arrivoit un jour  
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,  
Gagnez du temps, *faites filer l'amour*.  
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,  
Par les tenants bien lâchement rendus,  
Où, résistant à la première insulte,  
Les assaillants se seroient morfoudus.  
Jadis prêchois moins sévère doctrine,  
Lorsqu'à beautés je parlois sans témoins.

Ans m'ont changé; comme a dit feu Racine  
 Après Pétrarque : « Autres temps, autres soins. »  
 Quand vieux renard ne put par son adresse  
 Sortir des lacs sans sa queue arracher,  
 Aux renardeaux il alléguoit sans cesse  
 Vives raisons pour se la retrancher.  
 Mais concluons; trêve de badinage.  
 Tendres beautés, arrêtez votre choix  
 Sur la vertu : quand on est belle et sage,  
 On peut compter qu'on est belle deux fois.





# LA CONFIANCE PERDUE,

ou

LE SERPENT MANGEUR DE KAÏMACK

ET LE TURC SON POURVOYEUR.



LES Turcs font si grand cas d'une certaine  
fable,  
Que la pièce à leur gré tient presque du  
divin;

Conte bleu cependant, et bleu d'un bleu turquin,  
Bizarrement pensé, heurtant le vraisemblable,  
Et, pis que tout cela, plus long qu'un jour sans pain;

Mais, au défaut de l'agréable

Qui n'en est pas le beau côté,

Peut-être pourroit-on le trouver supportable,

En se fixant à sa moralité.

Enfin, passable ou non passable,

Voici ce qu'à-peu-près on m'en a raconté.

LXIV

Dans le coin d'un faubourg de Pruse , en Bithynie ,  
Demeuroit à l'étroit un pauvre musulman ,  
    Bon homme , de qui la manie  
Étoit de calculer les mots de l'Alcoran ,  
Et d'en savoir par cœur toute la litanie ,  
    Sans élever plus haut d'un cran  
    Son étude ni son génie ;  
Du reste, quant aux mœurs, réglé comme un cadran,  
    Et si dévot, que dans le voisinage  
Il servoit de modèle à tous les vrais croyants.  
    Il avoit femme aux yeux noirs et brillants,  
    Belle, bien faite, égale, douce, sage ;  
    Pour couper court, femme aimable en tous sens,  
    Et qui l'aimoit on ne peut davantage :  
    Puis, comme on sait, dévots et pauvres gens,  
    Pour honorer l'état du mariage,  
    Sont la plupart de grands faiseurs d'enfants.  
    Aussi Mahmoud ( c'est notre personnage )  
    En mouloit-il au moins un tous les ans.  
    Or, une année il advint qu'en un temps ,  
    Temps de grossesse, où femmes de bon sens  
Quelquefois paroîtront folles à triple étage ,  
    Tant leurs goûts sont extravagants ,

La sienne eut une envie, ou plutôt une rage,  
 De tâter d'un certain laitage  
 Qu'on nomme en turc du *kaïmack*.  
 « J'ai, disoit-elle, un feu dans l'estomac  
 Qui me dévore, et suis sûre, je gage,  
 Sans me regarder au miroir,  
 Qu'il y paroît sur mon visage.  
 Mon cher mari, mon cher bon, mon espoir,  
 Fais-moi manger du *kaïmack* ce soir. »  
 « Ce soir? s'écria-t-il, je voudrois le pouvoir;  
 Mais comment faire? on n'en vend qu'au village;  
 C'est fort loin, il est tard; tu sais bien tout cela.  
 Jusqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage,  
 Je t'en irai chercher. Cependant, d'ici là,  
 Observe bien tes mains; car, dis-moi, quel dommage  
 Si, te grattant partout où le hasard voudra,  
 Tu nous allois planter un morceau de fromage  
 Droit sur le bout du nez du poupon qui viendra! »  
 La pauvrete, à ce badinage,  
 Sourit, prit patience, et pourtant soupira.  
 Dès la pointe du jour Mahmoud lui tint parole,  
 Choisit un plat bien écuré,  
 Et court, ou plutôt vole,

Au laitage tant désiré.  
 Mais en allant s'il fut Éole,  
 Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour,  
 Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine  
 Dont le soleil faisoit un four.  
 Heureusement au bout il vit une fontaine  
 Rencognée à l'écart dans un petit détour,  
 Et tout clopin clopant s'y rendit avec peine.  
 Son bassin regorgeoit d'une eau riante et saine;  
 Des gazous émaillés l'ornoient tout alentour;  
 Un plane l'ombrageoit par son vaste contour,  
 Et les zéphyrs au frais, sans agiter l'arène,  
 Luttoient si joliment contre le chaud du jour,  
 Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,  
 Tout sembloit dire en ce séjour :  
 « Ou dormez, ou faites l'amour. »  
 Faire l'amour ! Mahmoud n'en avoit point envie,  
 Quand même il auroit eu de quoi;  
 Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie :  
 Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,  
 Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre  
 homme :  
 J'en pense au rebours, quant à moi.

— LXVII —

Quoi qu'il en soit, tandis qu'il dépêche son somme,  
Un gros serpent goulû, d'ailleurs fort bien instruit,  
Dont l'arbre creux formoit le gîte,  
En dégringole à petit bruit,  
Mange le kaïmack et remonte au plus vite,  
Et, juste dans le plat d'étaui  
Qu'avoit mis le dormeur auprès de son oreille,  
Laisse tomber un beau sequin.  
Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin,  
Regarde, se les frotte, et si fort s'émerveille,  
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,  
Ne pouvant coucevoir ni par qui, ni par où,  
Dans un lieu si désert lui venoit telle chance,  
Quand l'animal, passant la tête hors du trou,  
Se dresse, se rengorge eu serpent d'importance,  
Siffle pour l'avertir, et lui dit: « Cher Mahmoud,  
D'un petit air de connoissance,  
Vraiment ton kaïmack étoit de fort bon goût;  
Il y paroît, je crois, à ma reconnaissance;  
En effet, j'en suis si content,  
Que, si tu me promets de garder le silence  
Et de m'en apporter chaque matin autant,  
Un sequin tous les jours sera ta récompense. »

Notre homme, qui de peur étoit quasi pèrclus,  
 A de si doux propos, si richement conçus,  
 Se dégourdit, se lève, et fait la révérence,  
     Promet du secret tant et plus  
 A l'illustre animal qu'il traite d'*Excellence*  
 (Beaux titres de tout temps suivirent la finance);  
 Et, devenu léger, de nouveau recourut  
 Chercher du kaïmack pour sa chère femelle.  
 Savoir sur son retard ce qu'il dit à la belle,  
 Quelle fut son excuse, et comme on le reçut,  
 Il n'en est point parlé : c'est pour moi lettre close.

    Mais de retour à son taudis,  
     Aussitôt la première chose  
 Fut, le corps contre terre et l'âme au paradis,  
 De rendre grâce au ciel de sa bonne aventure;  
 Puis en digne patron des zélés osmanlis :  
 « Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure  
     Seulement cinq ans accomplis,  
 Je te jure d'aller à ces lieux ennoblis  
     Par ta naissance et par ta sépulture.  
 Oh ! pour moi quelle joie inénarrable et pure  
 Si je puis sur ce point contenter mes désirs !  
 Oui, la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,

— LXIX —

Dont au seul nom mon cœur tressaille d'alégresse ,  
Je vous irai voir, j'en fais vœu,  
Si ce bon serpent du bon Dieu  
Durant cinq ans tient sa promesse. »  
Et de fait, ce temps révolu,  
Il étoit à partir déjà tout résolu,  
Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête :  
Il songe qu'il va se priver  
D'un sequin chaque jour : la rente étoit honnête,  
Et méritoit bien d'y rêver.  
Mais en fait d'intérêt, un manant, une bête,  
Inventifs en moyens, savent mieux les trouver  
Qu'un homme du monde et bonne tête.  
Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras :  
Il s'en fut au serpent, comme un frère à la quête,  
Le col tors, l'œil baissé, marchant à petits pas,  
Lui fit d'un ton piteux une adroite requête  
Sur son vœu qui le tronble, et, demi-prosterné,  
Finit en le priant, avec très-humble instance,  
De permettre qu'Osmin, de ses enfants l'aîné,  
Garçon de vingt ans, bien tourné,  
Sage, discret, fidèle, et plein d'intelligence,  
Eût l'honneur, pendant son absence,

De lui porter le déjeuner.

Le reptile d'abord, par un air refrogné,  
Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance,  
Et, loin d'y consentir, au vieillard étonné

Fit cette verte remontrance :

« Pauvre homme ! lui dit-il, quel désir effréné  
Te prend si follement de courir à ton âge ?  
Sur quoi, pour ton salut, plus vif qu'illuminé,  
Fondes-tu le besoin de ce pèlerinage ?  
Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné :  
Oui ; mais non pas à toi, par l'hymen enchainé.  
Prends l'esprit du prophète, et lis bien ce passage ;  
Ni sa loi, ni ton vœu si mal imaginé,  
Ne sauroient te contraindre à faire un tel voyage.  
Va, mon ami, crois-moi ; des tiens environné,  
Crains Dieu, sers le prochain, et veille à ton ménage.  
Voilà l'essentiel ; le reste n'est qu'usage  
Bon ou mauvais, suivant qu'il est subordonné  
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.  
A l'égard de ton fils, que tu dis si bien né,  
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage.

Chez eux l'amour-propre incarné  
Toujours dans un enfant offre une belle image ;

Un père en lui s'admire, et, d'un œil fasciné  
 Se contemplant dans son ouvrage,  
 Par ses propres défauts souvent le trouve orné.  
 Au reste, pourtant, je veux croire  
 Qu'à toutes les vertus le tien discipliné  
 Mérite l'éloge et la gloire  
 Dont tu me l'as enluminé;  
 Mais, le tout bien examiné,  
 Il ne me convient pas, en saine politique,  
 De me livrer ainsi, moi serpent surauné,  
 A jeune adolescent au menton cotonné :  
 Je veux un homme fait, et dont la barbe pique;  
 Tu m'entends, songes-y : bon soir, point de  
 réplique. »  
 Mahmoud, de ce sermon, interdit, consterné,  
 En petit béat obstiné,  
 Jugea le premier point tout-à-fait hérétique,  
 Et, comme père un peu berné,  
 Trouva le second fort caustique.  
 Mais il sait prudemment contenir son chagrin,  
 Car, s'il se fâche, adieu la rente du sequin,  
 Ou le voyage de la Mecque.  
 Pour venir donc à bout de son pieux dessein,

Et conserver son hypothèque,  
 Il retourne à la charge, et fait tant qu'à la fin,  
 Par son importune prière,  
 Le serpent, malgré soi, consent que le blondin  
 Exerce auprès de lui l'office de laitière.  
 Ravi de ce succès, il vous part de la main,  
 Vient tout dire à son fils, lui montre la manière  
 De servir en secret la bête familière  
 Qu'ils vont voir dès le lendemain;  
 Et, pour être plus sûr qu'il saura son chemin,  
 Et retrouvera bien le plane,  
 Il l'y conduit encor trois jours à même fin;  
 Puis dans deux petits sacs mettant tout son frusquin,  
 S'en va joindre une caravane.  
 Bon voyage au vieux pèlerin.  
 Laissons-le à sa façon, monté sur son roussin,  
 Courir à la béatitude,  
 Et voyons à présent ce que va faire Osmin.  
 Le serpent soupçonneux et fin,  
 Pour se guérir de toute inquiétude,  
 Avoit en l'acceptant exigé par prélude  
 Que, s'il vouloit toujours être son bien-aimé,  
 Il ne viendrait jamais armé.

Item, que sous sa solitude  
Son kaïmack seroit porté,  
Et que lui pourvoyeur se tiendroît écarté,  
Tandis que lui reptile, en pleine quiétude,  
Mangeroit à sa volonté.

Tout cela fut promis et fut exécuté,  
Pendant près d'une année, avec exactitude.  
Mais le temps à la longue engendre l'habitude,  
L'habitude conduit à la sécurité,  
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,  
Ainsi que l'animal, par son trop de bonté,  
En fit une épreuve bien rude;  
Car, s'étant démenti de sa rigidité  
En faveur de la mine prude  
Et de l'air de simplicité

Dont l'hypocrite Osmin s'étoit fait une étude  
Pour masquer sa perversité,  
Il lui donna la liberté

D'approcher, et fut même encore assez facile  
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.  
« Oui-dà, dit à part soi ce cœur de crocodile,  
Un jour qu'il l'avoit bien flatté,  
Puisque vous êtes si docile,

Il faut mettre à profit votre docilité,  
 Et nous verrons un peu, monseigneur du reptile,  
 Ce que tient votre coffre-fort.

Depuis plus de six ans, tous les jours il en sort  
 Sequins d'un très-bon poids et meilleurs qu'à la ville;  
 Mais comptez que demain vous serez mis à mort,  
 Et qu'à vous succéder je serai fort habile.  
 C'est bien à vous, ma foi, bête rampante et vile,  
 A jouir d'un si grand trésor.

L'or n'est fait que pour l'homme, et l'homme est  
 fait pour l'or.

L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile;  
 Tant pis pour un père imbécile,  
 Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gucux.

Foible d'esprit et scrupuleux

Ne sont que des mots synonymes. »

Osmine, ainsi frappé de ces belles maximes,  
 Forme déjà mille projets.

Il aimait les grandeurs, les jouvenceaux, les dames,  
 Et tous les plaisirs à l'excès.

« Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre femmes,  
 Avoir deux cents chevaux, au moins trente odaliks,  
 Cent valets, six sérails, dix ou douze chiffigs,

Le reste à l'aveuant; et je ferai de sorte  
 Qu'on me verra peut-être un des premiers pachas;  
 Car avec de l'argent que ne devient-on pas! »  
 De ce dangereux fou l'idée étoit si forte,  
 Qu'il n'en dormit non plus, durant toute la nuit,  
 Que pucelle à vingt ans la veille de ses noces.

    Mais, sitôt que l'aurore luit,  
     Ses mains avides et féroces  
     Brûlant déjà de s'assouvir  
 Du sang qu'il croit verser, de l'or qu'il veut ravir,  
     A sa ceinture il s'arme d'une hache,  
     Sous sa pelisse adroitement la cache,  
     Porte au serpent du kaïmack  
     Une fois plus qu'à l'ordinaire,  
 Et lui dit : « *Monseigneur*, selon notre almanach,  
 C'est aujourd'hui *Bairam*; j'ai cru pouvoir vous  
     plaire

    En vous y faisant prendre part.  
 L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le faire;  
 Excusez si je sens ma faute un peu trop tard;  
 Au surplus, je voudrois, en l'avouant sans fard,  
 Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle;  
 Mais que vous présenter? La nature ni l'art

Ne m'offrent rien à votre égard  
 De plus exquis que cette bagatelle. »  
 Par ces mots enmiellés le douxereux cafard  
 Enjôle de façon le reptile richard,  
 Que celui-ci, charmé, de tout le remercie,  
 Et barbote, en mangeant, quasi comme un canard.  
 Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,  
 Sans l'observer d'aucun regard,  
 Lui décharge un fendant; mais, que ce soit hasard  
 Ou céleste bonté des forfaits ennemie,  
 Notre agile bête, avertie,  
 Voit le coup, et l'esquive en sautant à l'écart,  
 Pas si bien cependant que la hache qui part,  
 En faisant son chemin, ne lui coupe la queue.  
 On dit qu'elle en parut de rage toute blene.  
 Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela;  
 Pour le conte il suffit que, jaune, bleue ou brune,  
 Sautant au col d'Osmïn, elle vous l'étrangla;  
 Et que, comme aux pachas cette fin est commune,  
 Lui, qui vouloit tant l'être, au moins le fut par-là.  
 Le serpent le suçoit encore avec délices,  
 Quand plusieurs passagers, courant de ça, de là,  
 Vinrent fort échauffés offrir de vains services.

—••••• LXXVII •••••

Il n'en étoit plus temps; déjà de son étui  
L'âme du scélérat, qu'escortoient tous les vices,  
Au fond des enfers avoit fui.  
Quelqu'un le reconnut; on l'emporta chez lui,  
Où tous les voisins se rendirent.  
C'étoit de la maison l'espérance et l'appui.  
On peut s'imaginer ce que dirent et firent  
Les parents désolés dans leur premier transport;  
Jamais douleur ne fut plus vive.  
Mais, tandis qu'en hurlant ils déploroient son sort,  
Voici qu'à point nommé notre Mahmoud arrive.  
Quel spectacle pour lui! quel retour! quel abord!  
Il en tombe presque en foiblesse.  
Du peu qu'on sait du cas on lui fait le rapport;  
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,  
Qu'il s'arrache le poil et rugit de détresse.  
« Vrai Dieu, quel bon papa! Voyez quelle ten-  
dresse! »  
Se disoient les voisins. Ils n'étoient pas au fait :  
Lui seul sait où le bât le blesse;  
Vu que, saintement fou, par un zèle indiscret  
Qui fournira peu de copies,  
Et comptant sur son fils qu'il croyoit si parfait,

LXXVIII

Il ne lui restoit rien de tout son petit fait ,  
L'ayant tout mis en œuvres pies ;  
De sorte qu'accablé de regrets infinis ,  
De ne voir dans ses sacs , si dodus à la mine ,  
Que des colifichets et des haillons bénis  
Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine ,  
Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivants ;  
Car pour lui, pour sa femme, et neuf ou dix enfants,  
Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.

Que devenir dorénavant  
Avec sa nombreuse famille ,  
Si son bienfaiteur le serpent  
Ne le nourrit et ne l'habille ?

Après donc quelque temps passé dans les douleurs ,  
A ses dépens plus sage , enfin il les surmonte ,  
Va devant l'animal répandre force pleurs ,  
Lui porte du laitage enjolivé de fleurs ,  
Croyant y bien trouver son compte.

Il s'informe de tout : l'animal le lui conte  
Juste de point en point ; puis, faisant le plongeon ,  
Plante là mon pleureur avec sa courte honte.  
Mahmoud, au désespoir d'un si dur abandon ,  
En vain prie et gémit, tendrement le rappelle ,

— LXXIX —

Traite son fils d'ingrat, de monstre, d'infidèle,

Maudit sa mémoire et ses jours...

« Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui  
t'aime,

Pourquoi, lui crioit-il, me fuis-tu comme un ours?

Nous étions tant amis, soyons-le encor de même,

Et de notre marché renouvelons le cours. »

Le reptile, inflexible à tous ces beaux discours,

Aussi souël de le voir que dégoûté de crème,

Par ce trait simple et vif s'en défit pour toujours :

« Amis, soit, j'y consens; mais au moins d'une  
lieue;

Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :

Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,

Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue,

Nous ne pourrons jamais être de vrais amis. »

Dès que la confiance est une fois perdue,

Ne comptez plus de la ravoir.

On peut, par amitié réelle ou prétendue,

En montrer le fantôme et le faire valoir;

Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue,

Cela passe l'humain pouvoir.



# SATIRES.





## SATIRES.



### LES AUTEURS.



QUEL effrayant augure à mon âme étonnée  
D'un funeste avenir ouvre la destinée !  
Dans la plaine d'Auteuil tout-à-coup  
transporté,  
Du rivage voisin j'admirois la beauté.  
De cygnes argentés cent troupes vagabondes,  
Errant par pelotons, pressoient les molles ondes ;  
La Seine aplanissoit sous eux ses claires eaux ;  
L'air, le ciel, tout servoit aux fastueux oiseaux,  
Qui sembloient méditer cette musique tendre  
Dont jadis leurs aïeux endormoient le Méandre :  
Lorsque d'affreux corbeaux un bataillon serré  
Fond du côté du nord sur le troupeau sacré.

LXXXIV

La noirceur de leur vol obscurcit la lumière ;  
 La terreur de leurs cris fait troubler la rivière ;  
 Aux combats de Léda le cygne accoutumé  
 D'un choc plus redoutable est d'abord alarmé ;  
 L'un cherche dans les joncs un impuissant asile,  
 Et l'autre sous les flots... Malheur au moins agile !  
 L'implacable ennemi, les ouvrant par les flancs,  
 Choque, écarte, renverse, et dissipe les rangs ;  
 Le champ plein de duvet reste à la bande noire ;  
 Le rivage frémit de ses chants de victoire ;  
 Un fier croassement fatigue les échos.  
 Ce songe m'épouvante et m'arrache au repos.  
 Je t'entends, dieu des vers, je cours où tu m'appelles,  
 Et je vais annoncer tes oracles fidèles,  
 Comme si la Sibylle, en son antre savant,  
 M'exposoit son feuillage assemblé par le vent :  
 Sûr du sort de Cassandre, aux Troyens trop connue,  
 Qui toujours disoit vrai sans être jamais crue,  
 Jusqu'à tant que la cendre eût couvert Ilion.  
 Ciel ! détourne l'effet de ma prédiction !

Auteurs, vous périrez bientôt par vos scandales,  
 Vous allez transformer les François en Vandales :

Je les vois revenir ces siècles détestés,  
 Ces siècles malheureux d'ignorance empestés,  
 Où la cour, bégayant une langue en enfance,  
 N'avoit qu'Alain Chartier pour patron d'éloquence,  
 Où Clopinel au cercle occupant le haut bout,  
 Patelin sur la scène étoit seul de bon goût.  
 Ne vous en prenez pas au démon de la guerre  
 Qui corrompt les esprits en ravageant la terre :  
 Non, ne le chargez point de vos iniquités :  
 Par lui les nobles arts souvent sont respectés.  
 Marius et Sylla de la reine des villes  
 Firent le triste champ des discordes civiles,  
 Et plus farouches qu'eux, les deux triumvirats  
 La noircirent de faits encor plus scélérats.  
 Cependant, au travers d'une guerre si fière,  
 L'esprit ne fit jamais briller tant de lumière :  
 Dans les proscriptions, dans les sanglants hasards,  
 Apollon disputoit de gloire contre Mars;  
 On l'eût cru voir encor, sur la poussière teinte,  
 Faire naître des fleurs du beau sang d'Hyacinthe,  
 Et les héros qu'alors il lui plut d'exciter,  
 Ne laissent à nos soins que l'honneur d'imiter.  
 Mais pourquoi des Romains alléguer les chroniques,

Lorsque nous abondons d'exemples domestiques?  
 Je t'en prends à témoin, restaurateur des arts,  
 François, honneur du trône, émule des Césars,  
 Dont la mâle vertu par Bellone exercée,  
 Jamais des doctes sœurs n'éloigna sa pensée.  
 Oui, pendant que ta droite à cent princes jaloux  
 Faisoit blémir le front sous le poids de tes coups,  
 Ta gauche, seul espoir des lettres désolées,  
 Rassembloit dans ta cour les Muses exilées.  
 On t'a vu, précurseur de notre auguste roi,  
 Aux miracles qu'il fait préparer notre foi,  
 Moins grand, moins fortuné, mais pourtant toujours  
 ferme.

Aussi l'inique temps ne t'assigne aucun terme,  
 Et n'effacera point l'éclat dont tu brillas;  
 Malgré les fictions du menteur Varillas,  
 Qui, forgeant à son gré pancartes et mémoires,  
 Fabrique les romans qu'il nous vend pour histoires.

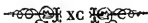
Quels crimes, direz-vous, nous sont donc imputés?  
 Quels! ah! puisqu'il vous plaît, disons vos vérités.  
 L'orgueil, l'ambition, la paresse, l'envie,  
 L'ardente soif du gain, cet écueil de la vie;

— LXXXVII —

Les combats acharnés, où l'on vous voit courir :  
Auteurs, en est-ce assez pour vous faire périr ?  
L'antiquité, qui vit que la sagesse austère  
A l'homme corrompu paroissoit trop amère,  
Invoquant des neuf sœurs le magique pouvoir,  
Voulut que le plaisir inspirât le devoir.  
Ce fut dans cet esprit qu'une heureuse imposture  
Inventa la cadence et régla la mesure,  
Et préparant les cœurs par d'utiles chansons,  
Confia les vertus à de fragiles sons.  
Chaque genre de vers eut part à l'entreprise ;  
La louange des dieux à l'hymne fut commise ;  
L'épique fit briller l'innocence des mœurs ;  
L'ode éleva le cœur par l'espoir des honneurs ;  
La satire, en riant, fit rougir la malice ;  
Melpomène aux tyrans fit horreur du supplice,  
Et la Muse comique, admirable en ses traits,  
Au peuple déréglé fit craindre ses portraits.  
Mais dans ces premiers temps, plus exacts que les  
nôtres,  
Les poètes faisoient ce qu'ils prêchoient aux autres ;  
Et leur sage conduite instruisant l'univers,  
L'exemple de leur vie autorisoit leurs vers.

Tracez-nous des vertus les plus nobles images ;  
 Vos mœurs dans le mépris plongeront vos ouvrages,  
 Et le public, frappé de vos dérèglements,  
 N'ira point par vos soins former ses sentiments.  
 Sur le sommet du mont tel entre vous préside,  
 Qui d'un poison jaloux incessamment livide,  
 Du moindre honneur d'autrui sent son cœur désolé ;  
 Pour peu qu'on en attrape, il croit qu'on l'a volé ;  
 De soins plus éclatants l'ambition le presse :  
 Il traite l'art des vers d'erreurs de sa jeunesse ;  
 Mais il souffre à regret ceux qu'il voit appliqués  
 A fouler d'un peu loin les pas qu'il a marqués.  
 Ainsi du Phrygien le mâtin plein d'envie,  
 Qui trouvoit le fourrage inutile à sa vie,  
 Ne pouvoit consentir que le bœuf affamé  
 Pourvût à ses besoins par l'aliment aimé.  
 O doux règne de Flore, où l'on vit sans cabale,  
 Où jamais une fleur d'une autre n'est rivale,  
 Où le simple muguet, content de son odeur,  
 N'affecte point du lys la superbe grandeur ;  
 Où, sans que par l'ennui sa couleur se dissipe,  
 La rose voit briller l'émail de la tulipe !  
 Le jardin des neuf sœurs, dans sa diversité,

Entretient un éclat d'immortelle beauté ;  
 L'hysope y tient son rang aussi bien que le cèdre ;  
 Tel chantera Phyllis, qui ne peut chanter Phèdre.  
 Lorsqu'on voit entre vous tant de déchainement,  
 Sont-ce là ces docteurs, dit-on publiquement,  
 Qui parmi les mortels se jugent seuls capables  
 D'enseigner les vertus sous le voile des fables,  
 Qui veulent nous contraindre à trouver des appas  
 Aux sentiers épineux qu'ils ne fréquentent pas ?  
 Par ces raisonnements qui sapent votre estime,  
 Des auteurs à la muse on impute le crime.  
 Alors, moins parcourus que bréviaires d'abbés,  
 Vous voilà dans l'oubli pour jamais absorbés ;  
 Eussiez-vous dans vos vers, par une heureuse audace,  
 Joint la force de Perse aux agréments d'Horace.  
 Ira-t-on dans ces vers, outrés d'emportements,  
 De concorde et de paix chercher des documents,  
 Lorsque vos factions de vieux et de modernes  
 Du Parnasse affligé font gémir les cavernes ?  
 Vous vendez un remède excellent, dites-vous,  
 Pour grand nombre de maux, et surtout pour la  
                   toux ;  
 Mais en le débitant la toux vous inquiète ;



Guérissez vos poumons, Carmeline, et j'achète.  
Scaliger <sup>1</sup> et Cardan sur tous les beaux esprits  
Dans le siècle passé disputèrent le prix.  
Le premier, dont le nom d'un triple honneur éclate,  
Balance seul Homère, Aristote, Hippocrate ;  
Par lui le nouveau temps peut sans témérité  
Disputer de mérite avec l'antiquité :  
A titre de savant il obtient la couronne ,  
Plus prince des beaux-arts qu'il ne l'est de Vérone <sup>2</sup> :  
L'autre dans son savoir paroît si singulier,  
Qu'on a cru qu'il avoit un démon familier,  
Qui, de ses longs travaux infatigable guide ,  
Avoit fait dans son corps passer l'âme d'Euclide.  
La discorde s'allume entre ces deux héros,  
A la bile *mêlé*, l'encre coule à grands flots ,  
Et d'un faux point d'honneur les maximes légères  
De ces doctes rivaux forment deux harangères.  
Les noms injurieux débordent par torrents,  
De honte et de bassesse ils se font concurrents ;  
Chaque presse gémit des critiques diffuses ;

<sup>1</sup> Jules.

<sup>2</sup> Il se vantoit d'être issu des princes Della Scala.

XCI

Le Parnasse en rougit, Momus insulte aux Muses,  
Et malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus,  
Cet éclat à jamais noircira leurs vertus.

Comme eux, tandis qu'en l'air votre tonnerre  
gronde,

Vous vous faites jouer sur la scène du monde :  
Car quel sang froid, sur rien vous voyant déchaîner,  
Peut s'empêcher de rire ou de se chagriner?  
Et qu'importe, après tout, à la chose publique,  
Si le sel de Peccais <sup>1</sup> passe le sel attique?  
Si le hardi Pindare, aux astres s'élevant,  
Court mieux que Sarrazin qui trotte en le suivant;  
Et si dans les sermons où plus d'un moine échoue  
Chrysostôme est après ou devant Bourdaloue?  
De plus d'une façon notre esprit s'ennoblit;  
Ce qu'inventa le vieux, le nouveau le polit,  
Et notre nom ne peut s'amoindrir ou s'accroître,  
Que par rapport au temps où le sort nous fait naître :  
Tel qu'Athènes vantoit, d'un juste orgueil enflé,  
Peut-être dans Paris se verroit-il sifflé.  
Chaque langue a sa grâce où le bon sens s'explique,

<sup>1</sup> En Languedoc, endroit fameux par ses salines.

Souffrez que le Parnasse encor soit république,  
 Où l'on n'introduit pas, le bâton à la main,  
 Le cérémonial du pontife romain.  
 Mais si régler les rangs est chose nécessaire,  
 Dites, qui vous en a donné le caractère?  
 Le roi qui sait et peut, n'a point voulu juger  
 Entre le duc et pair et le prince étranger;  
 Et vous, usurpateurs, vous prendrez la licence  
 A la cour d'Apollon de régler la séance!  
 Ou vous nous montrerez vos pouvoirs de Phébus,  
 Ou vous nous permettrez l'appel comme d'abus.

Jadis de là les monts, certaine académie,  
 Dans l'estime publique assez bien affermie,  
 Pour se faire porter encor plus grand honneur,  
 Fit un fameux édit dont voici la tenenr :  
 « Si contre l'un de nous quelque auteur ose écrire,  
 Qu'il soit à l'avenir exclus de notre empire,  
 Et son nom condamné, pour sa témérité,  
 A mourir dans la honte et dans l'obscurité. »  
 Cette précaution leur fut enfin fatale;  
 La discorde jeta la pomme dans leur salle,  
 Où l'on voyoit écrit ce mot séditieux :

AU PLUS SAVANT. D'abord, d'un nuage à leurs yeux  
 L'inférieure vapeur dérobe la lumière ;  
 L'un à l'autre chacun devient un Furetière <sup>1</sup>,  
 Et chacun poignardant son frère de sa main,  
 Le soldat de Cadmus près d'eux parut humain.  
 Quand l'audace en écrits insolemment pétille,  
 L'Église a sa censure, et l'État sa Bastille,  
 Qui réduit à se taire une insolente voix,  
 Et force la licence à l'hommage des lois.  
 Mais parmi les auteurs, cette troupe indocile,  
 Chaque Homère en tout temps trouvera son Zoïle ;  
 Laissons la lice ouverte, et qu'on soit respecté  
 Plutôt par la raison que par l'autorité.  
 Pour moi, je suis né libre, et je ne veux point être  
 Engagé par serment à l'avis d'aucun maître.

Chartres, Bourbon, Conti, race de mille rois,  
 Second espoir des lys, dont les jeunes exploits,  
 Partout du sang royal éternisant la gloire,  
 A suivre nos drapeaux contraignent la victoire ;  
 Vous, de qui le courage affamé de danger

<sup>1</sup> Écrivain fort satirique.

XCIV

Fait pâlir le François autant que l'étranger ;  
Vous, qui, par des succès dont l'Europe s'étonne ,  
Multipliez Louis dans les champs de Bellone ,  
Songez à quel état vous devez votre appui ;  
Et si ce n'est pour vous , conservez-vous pour lui.  
Lorsque cette valeur, de votre sang prodigue ,  
A demander la paix aura forcé la ligue ,  
L'ardeur de célébrer vos glorieux combats  
Forcera les auteurs à finir leurs débats ,  
Et la discorde entr'eux n'y mettant plus d'obstacles ,  
Tous se réuniront pour chanter vos miracles.

Mais qui les chantera ? ces esprits indolents  
Dont la molle paresse enfouit les talents ?  
Ces lâches traducteurs , qui laissent en arrière  
La noble invention , brillante de lumière ,  
Qu'un mérite postiche enivre de fierté ,  
Pauvres négociants d'un argent emprunté ?  
Je ne puis retenir ma bile effarouchée ,  
Quand je vois tant de gloire à cet art attachée :  
Je sais qu'il est utile , et peuple nos vergers  
Des fruits les plus exquis des climats étrangers ;  
Du passé , du présent réglant l'intelligence ,

XCV

Qu'il établisse entre eux une correspondance ;  
Qu'il nous naturalise, et qu'il nous introduit  
Aux vastes régions où commande l'esprit ;  
Mais qu'on défère tout à ce mérite mince,  
Et que le trucheman ait les honneurs du prince,  
Dût tout ce tiers-état contre moi conjurer,  
C'est ce que je ne puis souffrir sans murmurer.

Et comment en effet n'entrer pas en furie,  
Quand Timante me dit : « Vive La Vallettrie <sup>1</sup> !  
Son Homère me charme, il coule à plein canal,  
Et vaut bien mieux traduit qu'en son original ;  
Les Grâces à l'auteur ont dicté ses paroles,  
C'est un homme, entre nous, à remplacer Marolles ! »  
Il est vrai, le public lui doit être obligé  
De cet or en charbons dans son creuset changé ;  
Sur ce qu'il a coupé les ailes à Pégase ;  
Nos vers, pour le louer, n'ont point assez d'emphase :  
De son grec francisé je suis adorateur,  
Et ne lis qu'à genoux ce rare traducteur.

<sup>1</sup> Auteur peu connu d'une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*

Les oiseaux, ennuyés de vivre en république,  
 Par un raffinement plus sûr, plus politique,  
 Pour se choisir un roi, firent, par leurs hérauts,  
 Publier autrefois leurs états-généraux.  
 Certain vieux perroquet, habillé d'écarlate,  
 Accompagnant sa voix des gestes de la pate,  
 Par un sage discours se fit fort écouter :  
 Les oisons de Hollande eurent beau protester,  
 Beau noircir à hauts cris la puissance absolue,  
 A la pluralité l'affaire fut conclue.  
 L'embarras fut plus grand sur le choix du sujet :  
 Chacun faisoit sa brigue et formoit son projet.  
 L'un vante du phénix la ressource immortelle,  
 L'autre du pélican la bonté paternelle ;  
 Un autre de la grue exalte le talent  
 Pour ranger en bon ordre un escadron volant :  
 Le peuple ailé frémit, et tout d'une volée,  
 Geais, merles, sansonnets sifflent leur ratelée,  
 Comme la chambre basse au pays d'Albiou,  
 D'un désordre intestin ressent l'émotion,  
 En voix, en sentiments, en murmure confuse,  
 Sur un bill présenté que Guillaume <sup>1</sup> refuse.

<sup>1</sup> Roi d'Angleterre.

Alors d'un air de maître, et d'un ton redouté,  
 L'aigle trancha le nœud de la difficulté.  
 « Ce n'est point une affaire à décider sur terre ;  
 Je prétends qu'on nous juge au pays du tonnerre :  
 L'oiseau né pour voler doit aspirer aux cieux :  
 Règne celui de nous qui volera le mieux,  
 Dit-il. Quant aux raisons où mon avis se fonde,  
 C'est ici la première, et voici la seconde. »  
 En achevant ces mots, il alonge à leurs yeux  
 Ces serres dont la charge arme le roi des dieux.  
 L'invincible argument demeure sans réplique.  
 Qui d'entr'eux sait voler à s'élever s'applique ;  
 Mais l'aigle impétueux leur gagne les devants,  
 Comme le vent du nord passe les autres vents.  
 Déjà ses concurrents, sans force et sans haleine,  
 Rendoient en retombant sa victoire certaine ;  
 Lorsqu'un petit oiseau, dans ses plumes caché,  
 S'élevant de trois pieds : « Tenons notre marché,  
 Dit-il, et je suis roi. » De cette fraude heureuse,  
 Tout le peuple volant, jusques à la macreuse,  
 Pousse un éclat de rire, et, pour l'invention,  
 Le nomme *roitelet* parmi la nation.  
 O fable ! du bon sens portant le caractère,

— XCVIII —

Tu peins un traducteur à cheval sur Homère,  
Qui tremousse de l'aile et qui dit à hauts cris :  
Qu'on m'honore, je suis le roi des beaux esprits.  
Mais si sa dignité ne brille à mon estime  
Par des productions d'un ordre plus sublime,  
Si son jeu se retranche à ce foible rôlet,  
Il ne sera jamais pour moi qu'un *roitelet*.

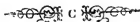
Lorsqu'aux traductions un effort authentique  
Unit l'utilité d'une saine critique,  
Et forçant le nocher qui vogue aux sombres bords,  
Avec tout leur esprit fait repasser les morts,  
Je ne disconviens pas que l'honneur et l'estime  
Ne suivent ce travail par un droit légitime;  
J'admire avec respect ce mérite foncier,  
Mais pour s'y distinguer, il faut être Dacier.

Lâches imitateurs, animés sans courage,  
Esprits du dernier ordre et nés pour l'esclavage,  
Je frémis de colère en de certains moments,  
Et d'autres fois je ris de vos froids mouvements.  
Quoi ! toujours attentifs aux vestiges des autres,  
Et toujours sur leurs pas ajustant tous les vôtres,

XCIX

Ainsi qu'un jeune enfant , tremblant , embarrassé ,  
Quand de sa gouvernante il est exprès laissé ,  
Et qui sans s'ébranler, dans la peur qui le glace  
Demeurerait plutôt deux jours en même place !  
Non , ce n'est pas ainsi qu'on peut se signaler  
Dans le talent d'écrire ou dans l'art de parler ;  
Dans Hippocrène il faut puiser à pleine coupe ,  
Et qui se sent du cœur doit conduire une troupe.  
Ainsi parloit Horace , et son aversion  
Instruisoit le procès de l'imitation.  
A ces froids traducteurs feroit-il plus de grâce ,  
Dont la foule remplit le sénat du Parnasse ,  
Qui , des plumes d'autrui superbement parés ,  
D'eux-mêmes et des sots sont pour tout admirés ?  
Ciel ! pour vous dépouiller , corneilles de la fable ,  
Ne verrons-nous point naître un moment favorable !  
  
Ces honneurs prodigués par un indigne emploi..  
Quel amas de raisons se vient offrir à moi !  
Ma muse paresseuse à leur aspect frissonne :  
A revoir, traducteurs, je vous la garde bonne.





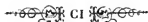
## LE NOUVELLISTE.



EST-CE toi que je vois, Polyphile, ou ton  
ombre?

Me viendras-tu toujours frapper de cet  
air sombre,

Plus pâle qu'un soldat, qui, victime du sort,  
Sur un tambour fatal lit son arrêt de mort?  
Te verrai-je toujours haussé sur le cothurne,  
Quelquefois éloquent, quelquefois taciturne,  
Du geste ou du discours, en diverses façons,  
De ta lâche frayeur nous marquer les frissons!  
Jadis dans Ilion, parmi les tristes places,  
La fille de Priam tonnoit moins de menaces,  
Quand son enthousiasme aux Troyens étonnés  
Prophétisoit leur perte et les dieux déchaînés.  
Sans relâche occupé d'avis et de gazettes,  
Porteur mystérieux de dépêches secrètes,  
Ennemi domestique, et fièrement armé,



Tantôt d'un manuscrit, tantôt d'un imprimé,  
Du François intrépide et plein de confiance  
Oseras-tu sans cesse attaquer la constance?

Par les illusions d'un esprit déloyal  
Dont la fureur t'agite; et du Palais-Royal,  
Chaque jour sans manquer, t'entraîne aux Tuileries  
Faire publiquement trafic de mengeries;  
Peut-être n'as-tu point, faute d'avis prudents,  
Examiné le fond de tes correspondants :  
Mais de tes préjugés dissipons les obstacles,  
Et voyons quelle foi l'on doit à tes oracles.

Ces deux aventuriers, Iphicrate et Milon,  
Parés d'un vieux panache et d'un sale galon,  
Qu'on voit aux lieux publics, malgré leur mine basse,  
Respectés des frondeurs de la dernière classe;  
Dans un corps renommé jadis également,  
Chacun d'eux d'une troupe eut le commandement;  
Le premier, qui jamais n'eut la sienne complète,  
Sacrifioit sa paye au dieu de la bassette;  
Et l'autre plein d'orgueil, toujours prêt à brouiller,  
Aux ordres de ses chefs ne sut jamais plier :

❧ CII ❧

Tous deux furent cassés ; à la vieille blessure  
Ils mettent l'appareil d'un consolant murmure :  
Comment se soutenir sans eux ? Tout est perdu :  
Bellone est languissante, et Mars est morfondu.

Pour Damis, qui reçoit des avis de Hollande,  
Estimé parmi vous comme un vieux chef de bande,  
Qui, dans ses yeux hagards et sa triste couleur,  
*Porte de Charenton l'hérétique douleur*<sup>1</sup>,  
Je le connois ; issu des familles errantes  
Qui repaissent d'espoir leurs libertés mourantes,  
Et flattent leur parti des révolutions  
Qu'annonça Dumoulin<sup>2</sup> dans ses prédictions,  
Bien que de l'intérêt la sordide sagesse,  
Pour conserver son bien, l'ait conduit à la messe,  
Son âme est ulcérée et cherche adroitement  
Chez qui multiplier son mécontentement.

La troupe, qui lui prête une oreille attentive,  
L'établit souverain sur sa raison captive,

<sup>1</sup> Vers de Boileau.

<sup>2</sup> Fameux ministre huguenot.

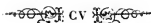
— ❧ — CIII — ❧ —

Et dans chaque quartier, au vulgaire ignorant  
Court annoncer les maux dont Damis est garant.  
Le stupide Lycas, qui de la politique  
A compris le mystère au fond d'une boutique ;  
Son beau-frère Nicandre, à qui l'art du procès  
Aux maximes d'état a donné tant d'accès,  
Enrichis des larcins de leur coupable race,  
S'efforcent de purger la paternelle crasse :  
Sous des habits dorés leur orgueilleux aspect  
Pour leurs décisions impose un grand respect.  
L'un, par l'autorité dont la force l'entraîne,  
Juge de bonne foi notre perte certaine ;  
L'autre, fidèle écho du nouveau converti,  
Pour faire l'esprit fort prend le mauvais parti.

Oui ; mais, me diras-tu, la victoire est commode  
Contre des ennemis qu'on fabrique à sa mode :  
Tu sais que je connois des gens d'un autre poids  
Dont les réflexions s'expliquent par ma voix :  
De cette décadence où tombent nos affaires,  
Palamède et Cléon sont-ils garants vulgaires ?  
— Il est vrai : quelquefois, à leur table appelé,  
L'on te voit applaudir sitôt qu'ils ont parlé.

Avant qu'apprendre d'eux le destin des royaumes,  
 D'un éclat imposant dépouillons ces fantômes;  
 Tu verras, au travers de ces noms honorés,  
 Et des titres pompeux dont ils sont décorés,  
 Un sentiment jaloux, par sa vapeur grossière,  
 De leur discernement offusquer la lumière.  
 Palamède et Cléon se virent disputer  
 Certains commandements qu'ils croyoient mériter,  
 Et sans pouvoir sortir de leur sphère bornée,  
 Le rang de colonel fixa leur destinée;  
 Ils ont quitté l'emploi. Privé de leurs secours,  
 L'État mal gouverné périt dans leurs discours,  
 Ils frondent le principe, ils blâment la conduite,  
 Du tort qu'on leur a fait nos malheurs sont la suite,  
 Par leur exclusion nous sommes désolés;  
 Tout rirot à nos vœux s'ils s'en étoient mêlés.

Ce sont là tes auteurs; voilà sur quels mémoires  
 Tu prétends naviguer dans la mer des histoires;  
 Ton fragile vaisseau se met à l'abandon,  
 Et vogue sur la foi de l'insolent lardon.  
 L'imprimé de Hollande, ou celui de Bruxelles,  
 Sont le nord qui te guide au détroit des nouvelles,



Et tu crois du bon sens atteindre la hauteur,  
De ces trompeurs écrits triste compilateur ?

Tandis que l'univers , attentif sur l'Europe ,  
S'applique au tourbillou dont l'horreur l'enveloppe ;  
Tandis que , dans l'intrigue et dans le mouvement ,  
La fière tragédie attend son dénouement ,  
Je n'approuverois pas qu'une fade indolence  
Des succès de la guerre affectât l'ignorance ;  
Quand les flots soulevés frémissent de courroux ,  
L'affaire de l'État est l'affaire de tous :  
J'aime à voir la victoire en diverses batailles  
Tantôt par ses faveurs éterniser Noailles ,  
Et tantôt par son vol ombrager tour-à-tour ,  
Aujourd'hui Catinat , et demain Luxembourg :  
De ces heureux succès que leur valeur m'expose ,  
Je recueille le fruit , mais sans creuser la cause ;  
Et sans m'évaporer en vains raisonnements ,  
Je rapporte à Louis ces grands événements.  
Qu'importe à l'habitant de la plaine féconde  
Que tous les ans le Nil si richement inonde ,  
D'examiner à fond si son débordement  
Aux monts des Abyssins a pris commencement ,

Quand le ciel régulier, dans des lunes exactes ,  
 Pour enrichir l'Égypte ouvre ses cataractes ,  
 Ou si de certains vents le souffle officieux  
 Pousse l'eau de la mer en des lieux spacieux ,  
 Qui, par d'obscurs canaux que la terre leur ouvre,  
 Dégorgent ce dépôt dont le Delta <sup>1</sup> se couvre?  
 Laissant à ses périls l'oisif physicien  
 Se fatiguer l'esprit d'un frivole entretien ,  
 Libre d'un tel souci, le laboureur plus sage  
 Du fleuve répandu goûte en paix l'avantage.  
 Entre l'étoile fixe et les globes errants,  
 Trozac ne connoît point de chemins différents ;  
 Jamais, pour démêler l'un et l'autre système ,  
 Trop d'application ne lui rend le teint blême ;  
 Que Copernic s'abuse, ou Ptolomée ait tort ,  
 Ce ne sera point lui qui les mettra d'accord ;  
 A peine connoît-il son almanach des *pastres* :  
 Trozac jouit pourtant du soleil et des astres.  
 Pour moi, sur ce modèle au bon sens ajusté,  
 Quand de nos champs féconds je vois Mars écarté,  
 Porter chez nos rivaux sa rage redoutable ,

<sup>1</sup> Partie de l'Égypte la plus féconde.

Sans sonder vainement l'abîme impénétrable ,  
 Du bonheur de l'État je sais tirer profit ;  
 Louis en est l'auteur, et cela me suffit.

Encor si cet esprit dont le feu t'embarrasse ,  
 En vains raisonnemens dissipant son audace ,  
 Se proposoit pour but l'exacte vérité ,  
 On pourroit faire grâce à ta témérité ;  
 Mais ton chagrin bizarre , et d'un François indigne ,  
 Répand dans tes écrits une noirceur maligne ,  
 Qui , de nos généraux instruisant le procès ,  
 S'efforce d'obscurcir nos plus brillants succès.  
 Nos plus nobles exploits sont jeux dont tu te moques ,  
 Gironne et Palamos ne sont que des bicoques.  
 Que le vaillant Tourville et ses fiers combattants  
 Couvrent Téthys de morts et de débris flottants ,  
 Tu feins d'être étonné que l'on tire avantage  
 De quelques bâtimens dispersés par l'orage.  
 Que , pour forcer la ligue en ses retranchemens ,  
 Nos soldats soient changés en héros des romans ,  
 Et que la renommée au Gange , au Tigre , à l'Inde ,  
 Annonce avec éclat la gloire de Nerwinde ,  
 Tu nommes ce triomphe une témérité ,

Constant à déplorer le sang qu'elle a coûté.  
 Aujourd'hui tu soutiens que le courrier t'apporte  
 Des articles de paix entre Vienne et la Porte,  
 Et, pour mieux la conclure au gré de ton désir,  
 Il ne te coûte rien d'étrangler un visir.  
 Demain, par les Anglois nos victoires bornées  
 Se verront submerger sous des flots de guinées<sup>1</sup>,  
 Et, tandis qu'épuisés nous manquons de pouvoir,  
 Les millions sterling pour Nassau vont pleuvoir.  
 En vain, si l'on t'en croit, au salut de Marseille  
 L'un et l'autre Vendôme avec prudence veille;  
 Leurs soins sont superflus, et ton effroi mortel  
 Livre déjà nos ports au redouté Russel.  
 Lorsque le doigt de Dieu par un affreux ravage  
 Signale son courroux sur son triste équipage,  
 Des vents et de la mer tu sauves le rebut,  
 Et de ses matelots tu guéris le scorbut.  
 Quand le Ter effrayé jusque dans l'onde amère  
 Roule ses tristes flots grossis du sang ibère,  
 Aux fuyards espagnols joignant ta lâche voix,  
 Tu cours jusqu'à Madrid annoncer leurs exploits.

<sup>1</sup> Mounoie d'or d'Angleterre.

Nos conquêtes n'ont rien dans ta jalouse idée  
 Qu'on puisse comparer à Dieppe bombardée,  
 Et le secours de Brest est bien d'un moindre poids  
 Que n'est l'embrasement de vingt maisons de bois.  
 Enfin tout Amsterdam n'a pas un nouvelliste  
 Quisache au Mars françois donner un air plus triste;  
 Pour ton œil jaunissant et de bile infecté  
 Tout est de la couleur qui détruit ta santé,  
 Et te paissant de fleurs, malgré Flore indignée,  
 Tu fais poison de tout, détestable araignée.

Tu rougis, Polyphile, et ton cœur combattu  
 T'orne encor des couleurs que porte la vertu;  
 Le signe est favorable, et ta convalescence  
 Sur un tel pronostic n'est pas sans espérance :  
 Mais ne m'interromps point; à ma correction  
 Accorde une tranquille et souple attention.  
 Frappé d'étonnement, et d'éloges prodigue,  
 Tu ne t'épuises point pour les chefs de la ligue;  
 De ces gens merveilleux, à nos temps réservés,  
 Les moindres mouvements par toi sont relevés :  
 Je ne puis sur ce point condamner ta conduite;  
 Jusque dans l'ennemi j'honore le mérite : ..

L'on ne me verra point pour un trépas douteux  
 Faire avec le bourgeois de ridicules feux ;  
 Un rival ennoblit un cœur d'honneur avide :  
 La haine d'Euristhée est la gloire d'Alcide.  
 C'est flétrir les lauriers d'un fameux conquérant,  
 Qu'opposer à son bras un foible concurrent.  
 Tu le veux, Polyphile, et j'y souscris sans peine,  
 Le chef des ennemis est un grand capitaine ;  
 Ses projets sont hardis et finement conçus ;  
 Mais qui le bat partout est encore au-dessus.  
 Vous m'en serez témoins, théâtre de victoire,  
 Que Bellone à jamais consacre à la mémoire,  
 Du courage françois monument solennel,  
 Voerden, Senef, Nerwinde, et Steinkerque et  
     Cassel <sup>1</sup> ;  
 Vous m'en serez témoins, places mal défendues,  
 Aux yeux de ce guerrier à nos troupes rendues,  
 Sans que pour leur secours il ait rien hasardé ;  
 Gand, Bouchain, Mons, Namur, Saint-Omer, et  
     Condé <sup>2</sup> ;

<sup>1</sup> Batailles perdues par le prince d'Orange.

<sup>2</sup> Villes qu'il a tenté inutilement de secourir.

Et vous, villes par lui vainement assiégées,  
 Dans l'histoire du temps serez-vous négligées?  
 Les murs de Charleroi par deux fois attaqués,  
 Oudenarde, Maëstricht, y seront-ils marqués<sup>1</sup>?  
 L'avenir équitable, aux exploits de la France,  
 Mettra-t-il de Nassau les succès en balance,  
 Et se souviendra-t-il qu'il a conquis Beaumont,  
 Furne aux murs démolis, et Binche et Fauquemont<sup>2</sup>?  
 Peut-être diras-tu que le chef de la ligue,  
 Comme un autre Philippe, est un démon d'intrigue,  
 Que de son cabinet, de deux doigts seulement,  
 Il peut au monde entier donner le mouvement<sup>3</sup>.  
 Soit, je crois, pour te plaire, à la métempsycose,  
 Du fils de Charles-Quint l'âme en son sein repose;  
 Mais il n'a point encor par de fermes liens  
 Joint les épiscopaux aux presbytériens<sup>4</sup>;  
 Mais il n'a point encore, à force de dépense,  
 De nos vieux alliés<sup>5</sup> ébranlé la constance;

<sup>1</sup> Sièges qu'il a levés.

<sup>2</sup> Bicoques qu'il a prises.

<sup>3</sup> C'est de quoi se vançoit Philippe II, roi d'Espagne.

<sup>4</sup> Desseins où le prince d'Orange a échoué.

<sup>5</sup> Les Suisses.

Mais, malgré tous ses soins, son génie impuissant  
 N'a pu concilier l'aigle avec le croissant;  
 Il n'a point jusqu'ici par ses sourdes pratiques  
 Fait de mauvais François des mauvais catholiques:  
 Seulement en ce point politique savant,  
 Qu'il réduit ses amis à se pâtre de vent,  
 Et, nourrissant d'espoir leur attente trompée,  
 Maintient à leurs périls sa grandeur usurpée.

Pourquoi, si de ces faits tu sais la vérité,  
 Contre notre bonheur es-tu si révolté?  
 La valeur dans autrui te fait peut-être ombrage,  
 Et t'accuse en secret de manquer de courage;  
 Peut-être qu'offensé d'un nécessaire édit,  
 Contre le bien commun l'intérêt se roidit,  
 Et soulève ton cœur pour le secours modique  
 Qu'exige des sujets la fortune publique.  
 Dans les arts de la paix occupé mollement,  
 De les voir négligés l'un se fait un tourment;  
 Un autre, du profit cherchant la source impure,  
 S'afflige que Bellone ait écarté Mercure.  
 Mais ne serois-tu point de ces gens obérés,  
 De créanciers pressants à toute heure entourés,

CXIII

Qui voudroient pour remède à leur inquiétude,  
Des débris de l'état couvrir leur turpitude?  
Un pareil intérêt autrefois suborna  
Ces factieux Romains, qui, sous Catilina,  
Avant que Cicéron prononçât leur supplice,  
Mirent la république au bord du précipice.

Mais je te veux traiter avec moins de rigueur;  
Ce noir soupçon t'outrage : eh bien ! tu n'as que peur.  
Lorsque de toutes parts l'orage nous menace,  
Le nombre d'ennemis t'épouvante et te glace.  
Ainsi le voyageur dans la nuit égaré,  
Traversant la forêt d'un pas mal assuré,  
Aux rayons de Plébé, plein d'une horreur secrète,  
Croit qu'une ombre bizarre est un loup qui le guette,  
Et veut que des hiboux les cris indifférents  
Soient des esprits malins ou des mânes errants.  
As-tu donc oublié, démentant ta naissance,  
De tes braves aïeux l'intrépide assurance?  
N'entends-tu pas leur voix te dire au fond du cœur :  
« Quoi ! vous êtes François, lâche, et vous avez peur !  
Lorsque de cimenter la sûreté publique,  
Le plus grand des héros fait son affaire unique,

D'une vaine terreur vos yeux sont éblouis,  
Soutenu, protégé, défendu par Louis!  
Portez aux ennemis ce défaut de courage,  
Allez, de vos serments la France vous dégage;  
Elle hait des frayeurs qui pourroient la troubler,  
Et ne veut point d'enfant capable de trembler. »

O Rome ! ô des vertus admirable modèle !  
Que ta fermeté plaît ! que ta constance est belle !  
Que j'aime tes écrits qui me viennent offrir  
Tes talents merveilleux pour faire et pour souffrir !  
Lorsqu'Annibal, vainqueur en trois grandes  
    batailles,  
De ces enfants de Mars hâte les funérailles ;  
Quand de leurs chevaliers entassés en monceaux,  
Il se fait mesurer les bagues par boisseaux,  
Rome écarte la crainte et les terreurs profanes,  
Frémit, plus fière encore après Trébie et Cannes ;  
L'audace avec l'espoir brillent de toutes parts,  
On arme les enfants, les femmes, les vieillards ;  
Au trop bouillant Varron, cause de cette chute,  
Pour le complimenter tout le peuple députe,  
Sur ce qu'en ce revers son courage assuré,

Du salut de l'état n'a point désespéré.  
 Pendant que le secours marche par une porte ;  
 Par l'autre , pour l'Espagne , ils ordonnent qu'on  
 sorte ;

Le tranquille prêteur ose vendre à l'encan  
 Le terrain qu'Annibal occupe par son camp ,  
 Et l'acheteur, marqué d'un pareil caractère,  
 Plus haut qu'en pleine paix ose pousser l'enchère.  
 A voir de ces grands cœurs le courageux effort  
 La fortune rougit et se donne le tort ,  
 Et, les favorisant sur la terre et sur l'onde ,  
 Couronne leur vertu de l'empire du monde.

Si la frayeur te laisse un peu de jugement ,  
 Je m'en vais te guérir d'un seul raisonnement.  
 Supposons que le ciel , pour punir nos offenses ,  
 De l'empire françois abatte les défenses ;  
 Que le Rhin mis à sec de son gouffre profond  
 A nos fiers ennemis ait découvert le fond ;  
 Que Cybèle en courroux , hâtant nos destinées ,  
 Aplanisse en tremblant Alpes et Pyrénées :  
 La valeur de Louis , jointe à sa piété ,  
 Ne suffit-elle pas pour notre sûreté ?

—CXVI—

Ni par effort humain, ni par courroux céleste,  
Nous ne pouvons périr tant que Louis nous reste.

C'est assez, Polyphile, il faut que tu sois fou,  
Ou tu vas devenir plus zélé que B<sup>\*\*\*</sup> <sup>1</sup>.  
De mes expressions les couleurs sont trop fortes :  
Annibal ni Pyrrhus ne sont point à nos portes ;  
Et si Mars irrité fait tonner sa fureur,  
C'est sur nos ennemis que vole la terreur :  
Souffre que la raison de ta peur te dégage ;  
Il sied mal aux vainqueurs de manquer de courage ;  
C'est flétrir les lauriers qui nous couvrent le front,  
C'est faire au nom françois un immortel affront.  
Des affaires du temps explique mieux la suite ;  
Du Dieu que nous servons vois sur nous la conduite ;  
Et pour rendre le calme à ton cœur étonné,  
Songe, en un mot, quel roi le ciel nous a donné.

<sup>1</sup> M. l'abbé de <sup>\*\*\*</sup>, grand politique et très-bon François.



# POÉSIES DIVERSES.





## POÉSIES DIVERSES.

---

### ÉPITRE

AU RÉVÉREND PÈRE DU CERCEAU.



VOLEZ, mes vers, volez chez Du Cerceau.  
Où ? je ne sais ; mais n'en soyez en peine :  
Qu'il soit en Flandre, en Bretagne, en  
Touraine,

Dans le Berry, dans le pays Manceau,  
Trace éclatante à son manoir vous mène :  
Peut-il cacher son feu sous le boisseau ?  
Je l'en défie, il est trop difficile ;  
Puis c'est un cas que défend l'Évangile.  
Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.

A cet éclat, dont la lueur vous mène  
 Tout droit au but, suivez sans dire mot;  
 Vous trouverez le chaste La Fontaine,  
 Et l'élégant mais pudique Marot<sup>1</sup> :  
 Quand vous serez devant sa révérence,  
 Faites la vôtre, et, vous courbant bien bas,  
 Sans compliments ouvrez la conférence,  
 Car je comprends qu'il ne les aime pas.

Je suis, *pater*, lettre provinciale,  
 Lui direz-vous; mais n'en augurez mal;  
 Je ne viens point pour semer du scandale,  
 Et dans mon fait n'entre grain de Pascal :  
 Dans mes replis fouillez tout à votre aise,  
 N'y trouverez panse d'A qui déplaie.  
 Ma mission vient d'un provincial,  
 Non pas de ceux qui de vos compagnies  
 Sont commandants, mais des foibles génies  
 Sur qui province a droit seigneurial.  
 Toujours n'a pas croupi dans sa province;

<sup>1</sup> Du Cerceau a fait des contes qui, comme de raison, sont d'une gaieté moins licencieuse que ceux de La Fontaine et de Marot : c'est à cela que l'auteur fait allusion.

Dès sa jeunesse on l'en a vu sortir  
 Pour ses péchés, fréquentant cour de prince  
 Ou de princesse, à ne vous point mentir.

Des courtisans pour prendre les manières  
 Vingt ans complets il s'est mis en souci;  
 Bien voudroit-il par vingt coups d'étrivières  
 Les racheter, et ses enfants aussi;  
 Non pour revivre, et c'est sa moindre envie;  
 Car tout compté, *serius, ocius*,  
 Toujours faut-il abandonner la vie,  
 Comme a bien dit le cher Horatius:  
 Vivre long-temps n'est qu'augmenter ses peines,  
 Chasse de mort se fait sans hourvari;  
 Et, pour avoir passé ses neuf centaines,  
 Mathusalem n'en est pas moins pourri.  
 A dire vrai, cuisants remords le tiennent,  
 Mon pauvre maitre, et regrets du passé,  
 Non pour les ans, qui jamais ne reviennent,  
 Mais pour l'argent qu'il a si mal placé.

Venons au fait, je sens que je m'égare,  
 Et m'attendis sur mon or exhalé,

Comme en chimie, où le souffleur avare  
 Le voit perdu quand il le croit doublé.  
 Or, le quidam dont je vous ai parlé,  
 Présomptueux comme défunt Icare,  
 Dans votre cour désire être installé.  
 Son amitié, dont il vous fait offrande,  
 Est un mystère où nuit la nouveauté;  
 Amis nouveaux, amis de contrebande.  
 Mais quoi? vos vieux, nouveaux n'ont-ils été?  
 Votre amitié pourra vieillir peut-être;  
 A tout projet il faut commencement.  
 Mais pour s'aimer puisqu'il faut se connoître,  
 Montrer vous vais par son commandement  
 Son vrai portrait qu'enveloppe vous cache,  
 Fait par lui-même; et Van-Dick ni Carrache  
 Ne l'auroient peint plus régulièrement.

De mes soleils les vingtaines sont triples,  
 Et par-delà, le compte de mes ans  
 Va du Sauveur égaler les disciples:  
 Ma tête a pris la couleur des feuillants;  
 Les cordeliers ont sonné la retraite:  
 Gris ne suis plus, mais blanc comme barbette

Que prend nonnain pour aller en vedette :  
 Sur un grand nez fait pour porter lunette ,  
 Comme en Espagne est le cas usité ,  
 J'en ai toujours , non point par gravité ,  
 Ne vous déplaie , ains par nécessité :  
 De lésiner si j'étois plus tenté ,  
 Plus curieux de remplir ma bougette ,  
 Je m'en pourrois épargner un côté ,  
 Car mon donjon n'a plus qu'une échauguette .  
 A cela près je suis joli garçon ,  
 Planté le soir au milieu d'une place ,  
 Du gazetier lisant quelque leçon ,  
 Semant partout quolibets à la glace ,  
 Grand sottisier de la première classe ,  
 Tantôt Pétrarque , une heure après Boccace ,  
 Tantôt moral , et tantôt polisson :  
 Toujours content , toujours le mot pour rire ,  
 Ou chevrotant un couplet de chanson ,  
 Ou décochant quelque trait de satire ;  
 Mais je m'abstiens de parler et d'écrire ,  
 Comme je puis. *Ce comme est comme rien ;*  
 Vomissement reprend toujours au chien ;  
 Il y retourne , et n'en devient que pire .

D'autres plaisirs je ne suis plus touché,  
 Leur douce amorce en vain me sollicite.  
 Dieu débonnaire, oubliez mon péché !  
 Quitté ne l'ai, mais c'est lui qui me quitte ;  
 Temps en est-il, et point n'en suis fâché.  
 Au demeurant, certain clou j'ai fiché  
 Dans le milieu, pour régler ma conduite ;  
 Cagot ne suis, et ne suis débauché,  
 De l'esprit fort mon cœur n'est entiché,  
 Point libertin, encor moins hypocrite.

Quant à l'esprit, on tient qu'il n'est usé ;  
 Tel que je l'eus je le conserve encore,  
 Non de ces grands que le vulgaire adore ;  
 Mais, tel qu'il est, il est d'un tour aisé ;  
 Et, grapillant dans les jardins de Flore,  
 Fuit le sublime, en est désabusé,  
 Malgré Longin<sup>1</sup>, qui l'a tympanisé,  
 Malgré Boileau, dont la plume sonore  
 En beau françois l'a dégrécanisé.

<sup>1</sup> Auteur d'un *Traité du Sublime*, que Boileau a traduit du grec en françois.

Il se peut bien, sans faire ici le rogue,  
 Que c'est ma faute. Ainsi dans l'apologue  
 Disoit renard du fruit trop haut planté,  
 Qu'il n'étoit point dans sa maturité.  
 Pour les beaux vers et la galante prose,  
 L'amusement m'en semble des plus doux;  
 C'est ma marotte, au cas que l'on compose  
 En tous les deux comme Voiture et vous,  
 Que tout soit fin, que tout coule de source,  
 Qu'obscurité n'en retarde la course,  
 Et que le sel, à pleines mains versé,  
 Pique le goût à poursuivre empressé.

J'ai le cœur bon ; c'est une marchandise  
 Dont tout chrétien se vante impunément :  
 Pour attirer chez soi la chalandise,  
 Plus qu'on ne vaut sans scrupule on se prise ;  
 Mais je l'ai tel, et maudit soit qui ment.  
 En plein palais j'en prêteroï serment,  
 Si les serments que justice autorise  
 N'étoient appât pour tromper hardiment.  
 Mais faites mieux ; éprouvez seulement  
 Si j'ai talent qui puisse être de mise

Pour vous donner quelque contentement.  
 Jusqu'à l'essai le fourbe se déguise;  
 Le sondez-vous, adieu l'enchantement.  
 De peu d'amis ma voiture se charge;  
 Le rôle est bref, court est le parchemin;  
 Dans un cœur franc on en est plus au large,  
 Plus à son aise on y fait son chemin,  
 Et j'ai noté mon Molière à la marge  
 Où cet acteur, qui sa bile décharge,  
 Ne peut souffrir l'ami du genre humain <sup>1</sup>.

Dans ce détail de mon petit ménage,  
 Examinez, père, à votre loisir  
 Si rien vous duit; de tout le tripotage,  
 Mon révérend, je vous donne à choisir :  
 Mais hâtez-vous, car la parque m'appelle;  
 Dès qu'une fois la louche damoiselle  
 En tortillant a rempli son fuseau,  
 Vous avez beau prier l'inexorable  
 De prolonger le terme irrévocable,  
 C'est temps perdu : crac, un coup de ciseau.

<sup>1</sup> L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

MOLIÈRE, *Misanthrope*.

C'est grand pitié, me direz-vous peut-être ,  
Pitié sans doute à pourfendre un rocher,  
Que de son temps on ne puisse être maître ;  
Que de si loin on vienne nous chercher  
Pour nous planter fatigantes épîtres  
Sur la moustache, à nous, les vrais arbitres  
Du goût exquis; en dussé-je enrager,  
Gâte-papier me viendront assiéger  
Pour se vanter, au milieu de leur place,  
Qu'ils sont connus des maîtres du Parnasse.  
Verrai-je donc sur moi de toutes parts  
Fondre en fureur leurs sonnets ou leurs odes ?  
Vieux courtisans entés sur campagnards,  
Par Apollon, sont gens bien incommodes ;  
Imitateurs des grands originaux,  
Mais si mauvais, si durs, si plagiaires,  
Qu'en peu de temps suffiroient leurs travaux  
A ruiner les plus riches libraires.

A l'invective en deux mots je réponds :  
 Dans un jardin toute fleur n'est pas rose ;  
 De toute espèce une cour se compose ;  
 Gens de bon sens, grands benêts, froids bouffons,

Bourgeois, soldats, par troupes entassées ,  
 Pour la grossir se mêlent aux marquis;  
 Et si les rois vouloient tous gens exquis ,  
 Ils n'auroient pas les côtes si pressées.  
 Du bel esprit arbitres généreux ,  
 Ouvrez à tous les oreilles bien larges :  
 Ce rang sublime est un titre onéreux  
 Qu'il faut laisser ou prendre avec ses charges.

Assez au long de votre instruction  
 J'ai fait le plan, missive ma mignarde :  
 Vite à cheval. Qu'est-ce qui vous retarde?  
 Je me confie à votre affection,  
 Et vous remets sous la protection  
 Du dieu des vers, qui vous tienne en sa garde.  
 Pressez, priez avec soumission,  
 Mais noblement, et vous tenez en garde :  
 Homme timide est un homme à nasarde;  
 Et pour venir à la conclusion,  
 Peu veut gagner marchand qui ne hasarde.  
 Percez forêts, passez mont et ruisseau,  
 Et comme éclair qui part d'une bombarde,  
 Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.



## ORPHÉE,

PARAPHRASE D'UNE REDONDILLE ESPAGNOLE

DE D. FRANCISCO DE QUÉVÉDO.

OUR ravoir sa femme Eurydice,  
Orphée aux enfers s'en alla :  
Est-il si bizarre caprice  
Dont on s'étonne après cela?

Dans un accès de ce délire  
Où son jugement se perdit,  
Pouvoit-il chercher rien de pire,  
Ni dans un endroit plus maudit?

Il chanta des airs pitoyables,  
Dont le tendre accompagnement  
Suspendit la fureur des diables,  
Et des coupables le tourment.

Sa voix ne touchoit point leur âme,  
 Mais la seule admiration  
 Qu'un sot, pour reconvrer sa femme,  
 Témoignât tant de passion.

Alors Pluton, hochant la tête,  
 Dit au chanteur alangonri :  
 O maître fou comme poète,  
 Et beaucoup plus comme mari !

Proserpine est bonne diablesse ;  
 Mais je te jure, sur ma foi,  
 Que les six mois qu'elle me laisse  
 Ne sont pas les moins gais pour moi.

Fût-elle aux cieux cent ans encore  
 Pour la soustraire à mon pouvoir,  
 Je n'irois point sur la mandore  
 Braire en bémol pour la ravoir.

Quand tu conçus quelque espérance  
 De nons fléchir par tes accords,  
 Ignorois-tu que le silence

— CXXXI —

Est le charme unique des morts?

Puisqu'une impertinente flamme  
Pour le troubler t'a fait venir,  
Parques, qu'on lui rende sa femme;  
On ne sauroit mieux le punir.

En vertu de mon indulgence,  
Bientôt, puisqu'il le veut ainsi,  
Il sera damné par avance,  
Et peut-être un peu plus qu'ici.

Mais pour payer de sa musique  
Le plaisir aux enfers si neuf,  
Ajoutons-y quelque rubrique  
Qui puisse encor le faire veuf.

A ce soin l'équité m'invite,  
Qui souffre qu'en même sujet  
On récompense le mérite,  
Quand on a puni le forfait.

Rendez-lui donc sa demoiselle,

—••••• CXXXII ••••—

Qui le suivra sans dire mot ;  
Mais s'il tourne les yeux sur elle ,  
Qu'on me la refoure au cachot.

Peu de cœurs , de chaîne aussi forte ,  
Avec leurs moitiés sont unis :  
Que j'en sais qui de cette sorte  
Seroient charmés d'être punis !

Ah ! si des femmes incommodes  
Des tours de tête délivroient ,  
Que de maris comme pagodes  
Incessamment la tourneroient !

Ainsi sur son trône de braise  
Parla le monarque enrôlé :  
Son sage arrêt , dans la fournaise ,  
Par tout son peuple fut loué.

L'ordre est suivi. Mais cette fête  
Se termine en piteux regrets :  
Orphée , ayant tourné la tête ,  
Redevient veuf sur nouveaux frais.

— CXXXIII —

Dans son impatience extrême  
Que sa raison ne peut calmer,  
Le malheureux perd ce qu'il aime  
A force de le trop aimer.

Vaine et légère comme un songe  
Qu'un dormeur prend pour vérité,  
L'ombre gémit, et se replonge  
Dans l'éternelle obscurité.

Sans murmurer de son supplice  
La pauvre âme renonce au jour :  
Pouvoit-elle, en bonne justice,  
Se plaindre d'un excès d'amour ?

Sa double mort la désespère,  
Qui vient rompre un nœud si parfait ;  
Mais quoi ! la cause en est si chère  
Qu'il faut pardonner à l'effet.

L'époux, qui la voit disparaître,  
Se livre à son mortel ennui,  
Incapable de reconnoître

—CXXXIV—

Le bien qu'on lui fait malgré lui.

L'enfer à ses plaintes touchantes  
Cessant de se laisser charmer,  
Dans la Thrace, par les bacchantes  
Il s'en va se faire assommer.

Du beau sexe double victime,  
Chantre affligé, console-toi;  
Force gens d'un rang plus sublime  
Ont bien subi la même loi.

C'est vainement qu'on s'évertue  
Contre un vainqueur si redouté :  
Et qu'importe, au fond, qui nous tue,  
Ses faveurs ou sa cruauté?

Femmes, si cette historiette  
Irrite vos cœurs inhumains,  
C'est un Espagnol qui l'a faite :  
Pour moi je m'en lave les mains.

Ovide à cette même fable,

—CXXXV—

Direz-vous, donne un tour galant :  
Le Romain étoit raisonnable,  
L'Espagnol n'est qu'un insolent.

Et vive hymen ! Sous son empire  
On boit, on mange, on fait dodo ;  
Puis... D'accord ; mais le mot pour rire  
Est cependant pour QUÉVÉDO.





## VERS

POUR METTRE AU-DESSOUS

DU PORTRAIT DE BENSERADE.

**U**n bel esprit eut trois talents divers,  
Qui trouveront l'avenir peu crédule :  
De plaisanter les grands il ne fit point  
scrupule,

Sans qu'ils le prissent de travers;  
Il fut vieux et galant sans être ridicule,  
Et s'enrichit à composer des vers.





## VERS

POUR METTRE AU BAS

DU PORTRAIT DE BONTEMPS,

PREMIER VALET DE CHAMBRE DU ROI.



IVRE en faveur sans ostentation ;  
Faire du bien seulement pour le faire ;  
Être équitable au poids du sanctuaire ;  
Joindre au bonheur la modération ;  
N'être jamais à personne contraire ,  
Mais d'obliger saisir l'occasion ;  
Prendre les arts sous sa protection ;  
En beau chemin , content du nécessaire ,  
D'accumuler fuir la contagion ;  
Ce sont sentiers que peu d'hommes battirent

Sans s'écarter, et plus de cinquante ans ;  
Ce sont vertus qui de la cour sortirent  
Le même jour que trépassa Bontemps.





## ÉPITAPHE

DE M. LE MARQUIS DE CRÉQUI.



PAR le dieu des combats à l'honneur  
immolé  
Dans le milieu de sa carrière,  
Créqui, dont on a tant parlé,  
Créqui n'est qu'un peu de poussière.  
S'il eût encor vécu, que de faits éclatants  
Auroient enrichi nos histoires !  
Mais, au lieu de compter ses ans,  
La Parque a compté ses victoires.







## ÉPIGRAMMES.

---

### I.

SUR LA SATIRE DE BOILEAU CONTRE  
LES FEMMES.



ENACÉ d'un écrit fatal à son empire ,  
L'Amour, depuis dix ans, a le cœur  
affligé :  
Elle paroît enfin, cette froide satire ;  
Amour, consolez-vous, le beau sexe est vengé.





## II.

**Q**UE Pernelle est contredisante !  
 Qu'il faut chèrement acheter  
 Cinq ou six cents écus de rente  
 Que d'elle j'espère hériter !

A toute heure elle fait la moue  
 Et contrôle ce que je dis :  
 Quand je plaisante, je médis ;  
 Je suis un flatteur quand je loue ;  
 Un fanatique quand je lis ;  
 Un dissipateur quand je joue.  
 Si je suis gai, je suis un fou ;  
 Si je suis triste, un loup-garou ;  
 Elle me tourne en ridicule,  
 Si j'ai parfois bon appétit ;  
 Si j'en manque, ma vieille dit  
 Que c'est un reste de crapule :  
 Vais-je à l'église fréquemment,

Je suis taxé d'hypocrisie ;  
 Si je n'y vais que rarement,  
 Je suis entiché d'hérésie :  
 Pour moi j'y perds l'entendement.  
 Un jour je lui disois : « Ma tante,  
 Tout vous déplaît, tout vous tourmente ;  
 Quand aurez-vous contentement ? »  
 — « Quand ? reprit-elle, au monument ;  
 Et pour moi la vie est trop lente. »  
 Lors lui prit un éternument ;  
 Sur quoi je lui dis bonnement,  
 Mais de grand cœur : « Dieu vous contente. »





### III.

**F**ANCHON dans ses beaux jours, pour une  
de ses nuits,  
Demandoit mille francs en espèces son-  
nantes :

Fanchon les valoit bien ; mais l'état de mes rentes  
De cet amour vénal m'interdisoit les fruits.

Pour cette jouissance ardemment désirée,  
Je revins à la charge au bout de quelques mois ;  
Au prix de cinq cents francs elle étoit modérée :  
Je le trouvai plus haut que la première fois.

Quelque autre temps s'écoule ; et la belle adoucie  
Cotise à cent écus mon feu qui s'amortit :  
J'en voulus donner dix ; Fanchon me remercie,  
Et notre marché se rompit.

—CXLV—

Enfin , sur son retour, cette beauté moins fière  
S'offre pour deux louis à me tout octroyer :

Je les donne à ma cuisinière,  
Et je crois les mieux employer.

Dans un plus grand raval pouvoit-elle descendre?  
Fanchon l'a fait pourtant ; je vous le garantis :  
Elle en veut but à but , et me l'a fait entendre ;  
Et moi je n'en veux plus en payant , ni gratis.

Pour peu que le temps qui les ronge ,  
Des perles de sa bouche éclaircisse les rangs ,  
Que son teint se ternisse , et sa gorge s'allonge ,  
C'est moi , morbleu , c'est moi qui vaudrai mille  
francs.





# IV.

**COM**MENT composer un ouvrage  
Qu'on puisse avec profit débiter au  
Palais?

A faire tout au moins de frais,  
Voici de nos auteurs la pratique et l'usage.  
Prenez du bon, mais peu, c'est drogue qu'on  
ménage;  
Beaucoup de médiocre, encor plus de mauvais;  
Mêlez le tout : telle est la véritable dose.  
Alcippe, c'est ainsi qu'un livre se compose :  
C'est ainsi que les miens et les autres sont faits.





V.

**D**u sang du pauvre peuple Amidor enrichi,  
 Pour plâtrer sa santé de débauches usée,  
 Avec lui, cette automne, aux sources de  
                   Vichi

A conduit une Agnès fraîchement épousée.  
 Elle a trouvé des gens qui de l'honneur d'autrui  
           Trafiquoient vers cette fontaine :  
 Amidor amena Pénélope avec lui,  
       Il s'en retourne avec Hélène.





## VI.


**P**ENDANT que Luc délibère  
 Sur ce qu'il doit devenir,  
 Et s'il est bon de se faire  
 Homme d'église ou d'affaire,  
 Avocat ou mousquetaire;  
 Plus vite qu'un souvenir,  
 Le temps à l'aile légère  
 Part pour ne plus revenir;  
 Ses beaux jours vont s'embrunir,  
 Et la vieillesse s'avance;  
 Auparavant qu'il commence,  
 Il sera temps de finir.  
 Flottant dans l'incertitude,  
 Luc reste insensiblement  
 Inutile également  
 Pour la guerre, pour l'étude,  
 Le monde et la solitude.

— ❧ CXLIX ❧ —

Quant à moi, je prévois bien  
Que, cherchant trop à connoître  
Ce qu'il peut, ce qu'il veut être,  
Enfin Luc ne sera rien.





## VII.

**J**E voulois t'aimer, Cléandre;  
 Tu veux être respecté :  
 C'est ce que j'ai pu comprendre  
 Par ta fière gravité :  
 Ce que ton orgueil affecte,  
 Mon devoir l'observera ;  
 Mais s'il faut qu'on te respecte ,  
 Va chercher qui t'aimera.





## VIII.

**D**E fièvre et de soif tourmenté,  
 Lubin, ce vieux buveur, tout à plat  
 alité,  
 De ses deux médecins épuisait l'in-  
 dustrie :

« Ah ! messieurs, leur dit-il, pour me guérir à fonds,  
 Otez-moi seulement la fièvre, je vous prie ;  
 La soif, c'est mon affaire, et je vous en réponds. »





IX.

**D**'ou vient que maître Alain jamais ne  
me salue,  
Si du premier salut je ne l'ai prévenu,  
Et que, quand avec lui je marche dans  
la rue,

Le dessus du pavé par le rustre est tenu ?

Je n'aurois pas cru qu'un notaire  
Eût dû prendre avec moi des airs si suffisants.  
A-t-il donc oublié que feu monsieur son père  
Fut valet chez le mien pendant cinq ou six ans ?

Mais allons doucement, ma bile :  
Grasses directions, insignes faussetés,  
Vieux titres contrefaits par une main subtile,  
Ont de cent mille écus grossi ses facultés :  
Si j'ai besoin d'argent, c'est par lui qu'on m'en  
prête ;

Par lui mon crédit se soutient.

— ❧ — CLIII — ❧ —

Pour conserver l'utile, abandonnons l'honnête.  
Ah ! maître Alain , passez ; l'honneur vous appar-  
tient.





## X.

**F**rontin fait mystère de tout,  
 Jusqu'aux choses les plus connues;  
 Ses confidences ingénues  
 Me font mourir de rire en me pous-  
 sant à bout.

Il pleut; il fait beau temps; la guerre est allumée;  
 Les Hollandois sont des ingrats;  
 Le prince de Bourgogne a grande et belle armée:  
 Tout cela par Frontin se débite tout bas.  
 Cette simplicité me semble nonpareille,  
 Et je m'attends bien qu'une fois  
 Il viendra me dire à l'oreille:  
 « Louis est le plus sage et le plus grand des rois. »





XI.



ROP curieux des affaires d'autrui,  
A déchirer ta malice t'emporte.  
Jean fait coucher sa servante avec lui :  
Eh ! que t'importe ?

La vieille Iris met du rouge et du blanc ,  
Et sa voisine a l'haleine un peu forte ;  
Ce spadassin du collier n'est pas franc :  
Eh ! que t'importe ?

Pour épouser celle qu'il entretient ,  
Luc voudroit bien que sa femme fût morte ;  
Cet amoureux fait l'esprit qui revient :  
Eh ! que t'importe ?

Ce conseiller ne sait point le latin ;  
L'autre est discret et jamais ne rapporte ;

CLVI

Blaise au Cormier boit du soir au matin :  
Eh ! que t'importe ?

Un jeune abbé, qui faisoit le Caton ,  
Chez Maréchal crache la colle-forte ;  
Un bel esprit a sauté le bâton :  
Eh ! que t'importe ?

Pour réprimer tes médisants caquets ,  
Songe à ton fait ; c'est à quoi je t'exhorte.  
Ta sœur aînée aime son grand laquais :  
Cela t'importe.

Pour un danseur qui brille à l'Opéra ,  
Ta femme suit l'ardeur qui la transporte ;  
Nul pour ta fille en vain ne soupira :  
Cela t'importe.

Les monnoyeurs au premier jour chez toi  
S'en vont d'archers conduire une cohorte ;  
Tu contrefais les nouveaux coins du roi :  
Cela t'importe.

CLVII

Pour te confondre, Hidaspe, et te punir,  
J'alléguerois cent faits de même sorte;  
En main j'en ai pour ne jamais finir :  
Mais que m'importe ?





## XII.

**D**'ou vient que l'envieux Phorbas,  
Rêvant tout seul dans ce parterre,  
Lève les yeux, parle tout bas,  
Et de son pied frappe la terre?

A-t-il souffert quelque malheur?

— Non, je n'y vois pas d'apparence;

C'est qu'il déplore le bonheur

De quelqu'un de sa connoissance.





### XIII.

 RASTE est donc, Aminthe, un joli petit homme?

— Oui, Phrosine, on le dit; d'après nos beaux esprits,

Ainsi notre sexe le nomme.

— Dites-moi ce que c'est qu'un joli petit homme;  
Je ne l'ai jamais bien compris.

— Un joli petit homme est celui qui se pique  
De chanter des premiers les airs de du Bousset;

Qui n'a point d'or dans son gousset,  
Mais des points, des rubans autant qu'une boutique;  
Bien peigné, bien chaussé; qui fait pas de ballets;  
A récurer ses dents met son étude extrême;  
Toujours parle à l'oreille, et vous dit qu'il vous aime;

Qui vous fait lire des poulets  
Qu'il s'écrit souvent à lui-même;

Qui sait quel petit-maitre a diné chez Rousseau ,  
 Quelle femme s'est enivrée ;  
 Qui fait bien un ragoût , connoît un bon morceau ,  
 Et de toute la cour distingue la livrée ;  
 Mieux fourni de tabac qu'on ne l'est au bureau ,  
 Donnant le choix du pur ou de la boîte ambrée ;  
 Qui sait de tout Paris les secrets rendez-vous ;  
 Qui vous dit : « Un tel est jaloux ;  
 Un tel brûle pour une telle. »  
 — Quoi ! ce n'est que cela ? — Rien que cela , ma  
 belle.  
 — Un joli petit homme , Aminthe , est , entre nous ,  
 Une fort grande bagatelle.



551698

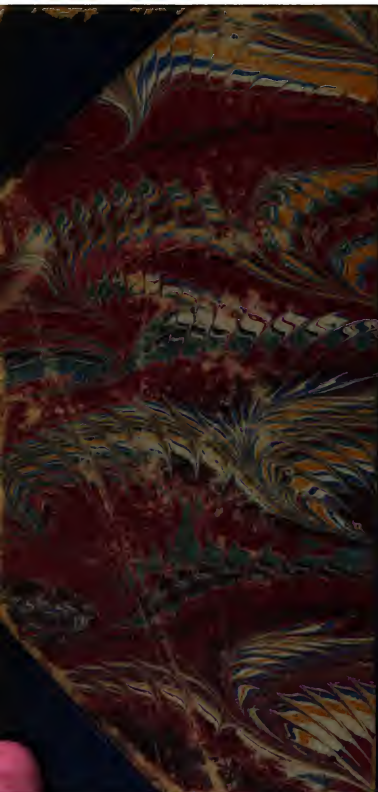


13

8/3/00







BIBLIOTECA

X